

Le paganisme

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **9 (1876)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE
FONDÉE SUR L'ANTHROPOLOGIE
DE
CHRISTIAN-ÉDOUARD BAUMSTARK ¹

SECONDE PARTIE

Les religions non-chrétiennes.

Nous ne saurions établir que le christianisme est la religion absolue avant d'avoir fait voir que les autres cultes ne donnent pas satisfaction aux besoins religieux. En quittant ainsi le terrain subjectif fourni par les dispositions de la nature humaine, se manifestant au moyen des faits de conscience, pour aborder le domaine objectif de la vie des peuples, l'apologétique doit sauvegarder trois intérêts. Il faut établir que les éléments constitutifs de la religion se trouvent chez tous les peuples ; que ces religions ne donnent pas satisfaction aux besoins constatés ; que ce qu'il y a de défectueux se montre dans ces religions mêmes, dans la vie des peuples qui les ont pratiquées, de sorte que l'aspiration au christianisme trouve son expression grandiose dans la vie des peuples.

I

LE PAGANISME

A) Les religions des peuples sauvages.

¹o *La religion des Africains.* — Il est manifeste que les cultes grossiers de ces peuples ne correspondent pas à l'idée de religion. L'étude de ces religions n'en est pas moins des plus in-

¹ Voir la première livraison de 1875 de la *Revue de théologie et de philosophie.*

structives pour l'apologétique. C'est là qu'on voit clairement que les besoins religieux sont indestructibles et que l'aspiration vers quelque chose de supérieur se montre dans toute sa force

Le fétichisme, culte des tribus nègres de l'Afrique, est un polythéisme qui voit dans les divers objets concrets tout autant de dieux et cela sans aucune idée d'ensemble ou d'unité. Le polythéisme a atteint ici son point culminant ; le monde entier fourmille des dieux les plus divers. La lune, à laquelle on rend un culte quand elle est nouvelle ou pleine, occupe une place distinguée parmi ces divinités. La rapidité du vol a fait voir dans les oiseaux des incarnations de la divinité. Les bocages et les arbres sont vénérés comme demeures, sanctuaires des divinités. La mer, les lacs, les fleuves et leurs sources ont aussi leur part d'adoration. Les animaux qui, par leur apparence extérieure ou par leurs mœurs trahissent quelque chose d'éminemment démoniaque, comme certaines bêtes de proie, le serpent, et qui font l'impression d'être particulièrement bien doués quant à l'instinct, ont leur part du culte des nègres. Nullement certain d'être à la tête de la nature et sans conteste au-dessus des animaux, le nègre voit en ceux-ci des êtres énigmatiques, mystérieux dans leur vie et leurs mœurs, qui lui font l'effet d'être tantôt ses supérieurs, tantôt ses inférieurs. Il faut ajouter que tout ce qui paraît se mouvoir d'une manière indépendante passe à leurs yeux pour un animal. Ils tinrent la première cornemuse pour un dieu ainsi que le premier vaisseau européen qui aborda sur leurs côtes. Ils honorent en particulier l'éléphant, la hyène, le léopard, le tigre.

Les produits de l'art sont également un objet de culte, soit parce qu'ils ont certaines propriétés remarquables, une origine, une destination énigmatiques, soit que la baguette magique des enchanteurs les ait consacrés pour en faire des sanctuaires des dieux.

On ne voit pas clairement si pour le nègre le fétiche est le dieu lui-même ou simplement son lieu de résidence préféré. Quelques nègres toutefois distinguent entre le fétiche proprement dit, esprit invisible, et sa manifestation concrète.

Les diverses circonstances de la vie sont placées sous l'in-

fluence de ces dieux adorés par le nègre. Un fait qui montre bien la grande influence du culte sur les relations de la famille, c'est que deux familles dont les fétiches portent le même nom se considèrent comme parentes. Toutes les fêtes importantes des nègres ont une signification religieuse ; presque partout, à des époques rapprochées, ils ont un jour consacré aux dieux.

Pour se rendre ces dieux favorables, on leur fait les offrandes les plus diverses, depuis de simples libations jusqu'à des sacrifices humains. A cela s'ajoute l'art de consulter les dieux pratiqué par les prêtres.

La magie et la sorcellerie se lient très étroitement au culte des nègres. Les prêtres, qui sont en rapports divers avec les dieux, font des objets les plus variés autant d'instruments de magie pourvus de forces divines. Dès que l'enfant est né on lui attache au corps quelques-uns de ces objets pour détourner certains malheurs, et, pendant sa vie entière, le nègre a recours à des amulettes pour détourner certains dangers. C'est surtout dans les maladies que la magie est appelée à jouer un grand rôle. Comme les maladies sont données par la magie, c'est aussi à elle qu'il convient de recourir pour en être délivré. Comme la mort est la conséquence d'un ensorcellement, le prêtre est chargé de découvrir le coupable ; celui qui est soupçonné doit être mis à la question.

Tout ce qui précède suffit pour montrer que la foi religieuse embrasse *la vie entière* du nègre. Le fait que la religion joue ce rôle important chez des peuples placés si bas, montre assez combien la nature la plus intime de l'homme a besoin de la religion ; la circonstance que partout où ils rencontrent quelque chose de mystérieux, ils croient se trouver en présence d'une manifestation religieuse, qu'ils attribuent une portée religieuse aux choses les plus insignifiantes, tout cela montre que la foi religieuse ne procède pas des perceptions sensibles. Pour être en mesure de découvrir quelque chose de divin dans tous les phénomènes sensibles imaginables, il faut que la foi à quelque chose de divin *préexiste* : il faut qu'il y ait des motifs intérieurs favorisant cette foi. Or, comme ces peuples ne possèdent pas une culture intellectuelle leur permettant de

mettre des bornes à l'imagination, ils en sont réduits à des fantaisies quand ils veulent traduire en représentations religieuses les impressions que produit sur eux le divin. C'est ce qui explique pourquoi le divin, au lieu d'être saisi comme un et général, est morcelé en une pluralité de dieux. Et, comme chez les peuples sans culture, c'est de beaucoup la sensibilité qui domine, il ne peut être question de donner aux dieux les belles formes que fournit l'imagination poétique ; ils font porter leur respect et leur culte religieux *sur les phénomènes immédiats du monde des sens*.

Mais à travers ces représentations grossières on démêle une aspiration vers quelque chose de supérieur. On voit percer la foi en un Dieu *un*, qui, bien qu'elle ne soit en rapport avec aucun des usages ou des idées du culte ordinaire, ne manifeste pas moins une aspiration vers le monothéisme. Que cette aspiration ait pour base objective une religion historique primitive, ou une base exclusivement subjective, elle n'en prouve pas moins que le nègre sent ce que sa religion a d'insuffisant et de faux. Or il paraît hors de doute que les nègres admettent un Dieu suprême, créateur du monde. Tandis que le fétichisme est inspiré par la crainte, ils voient dans ce Dieu suprême un être bon.

Les Hottentots eux-mêmes qui ont passé longtemps pour ne pas avoir de représentations religieuses ont également cette idée supérieure, seulement elle est reléguée à l'arrière-plan par le culte des animaux et de la lune. Comme on demandait à un Hottentot pourquoi il n'honorait pas ce grand Dieu suprême, il répondit qu'il n'en savait rien. Il ajouta toutefois : Nos ancêtres nous ont raconté que leurs pères ont péché d'une manière si terrible contre ce Dieu suprême qu'il leur a endurci le cœur, ainsi qu'à leurs descendants, de sorte qu'ils ne peuvent plus le bien connaître, ni l'honorer, ni le servir. Quoique les Béchuanas soient plus bas encore, ils croient cependant à un homme invisible dans le ciel, qui domine tout, qu'ils prient dans les temps de disette et qu'ils honorent par des danses avant d'entreprendre une guerre. Les Cafres ont des idées analogues bien que confuses. Les Cafres proprement dits se

trouvent au degré inférieur. N'ayant ni temples, ni culte, ils adorent les esprits de leurs chefs décédés ; tout en croyant ainsi à l'immortalité, ils ont le sentiment de l'insuffisance de leur religion ; ils sont effrayés par les puissances des ténèbres et redoutent surtout la mort, dont ils ne peuvent entendre parler. Quoique les Béchuanas n'aient aucune trace de culte, ils prononcent souvent le nom de Dieu. Il y a même parmi eux des âmes d'élite devant lesquelles se posent les problèmes les plus difficiles accompagnés de mouvements de conscience remarquables. Chez d'autres Cafres on trouve un culte, des images des dieux, et, comme chez tous les autres, une foi plus ou moins distincte en une divinité *invisible*. Les habitants de Madagascar parlent aussi d'un Dieu créateur. Mais, à côté de lui il y a un mauvais principe et il est trop élevé pour s'occuper des hommes. Ce soin est laissé à une foule de dieux subalternes.

2^o *La religion des sauvages de l'Amérique.* — La religion des Esquimaux, la plus pauvre de toutes celles des tribus américaines, consiste surtout dans le culte des mauvais esprits et dans la magie. Ils ont pourtant l'idée d'un être suprême et de l'immortalité des âmes.

Chez les Indiens se trouve un *mélange* du culte de la nature, venu du Sud, et du fétichisme et de la foi aux esprits, venus du Nord. Le culte de la nature est d'abord immédiat : ils honorent les objets de la nature qui les impressionnent, outre le soleil, les étoiles et les phénomènes célestes, les éléments et leurs effets, les saisons de l'année, les plantes. Mais ces objets ne sont honorés qu'en tant qu'ils sont considérés comme *manifestations* de la divinité. Ils adorent surtout le feu qu'ils conservent dans le temple du soleil. L'eau et la terre, les plantes et les animaux sont également un objet de culte. En un mot, la nature *entière* est regardée comme divine.

Le culte des esprits, venu du Nord, a refoulé le naturisme. Ces esprits sont innombrables, ils diffèrent d'une tribu à l'autre. Chacun a recours à diverses cérémonies pour s'assurer un esprit protecteur. A cela viennent s'ajouter les mauvais esprits qui nuisent aux hommes de diverses façons. La foi aux esprits

se présente en général comme peur des revenants. Les âmes des trépassés font partie des esprits qui ont droit à un culte. Ces esprits peuvent se révéler et exercer sur les vivants une influence bonne ou mauvaise. La peur des esprits les détourne du meurtre.

Ce culte des esprits n'est que du fétichisme : les objets les plus divers, qu'aucun lien ne relie, sont considérés comme autant d'habitations des dieux. Comme toujours le fétichisme est accompagné de la magie ; elle est particulièrement développée chez les Indiens ; tout le monde la pratique, mais surtout les sorciers.

Le naturisme et le culte des esprits ne sont pas juxtaposés dans ce culte ; ils se *pénètrent*. Les lois de la nature et leurs effets, les objets dans lesquels elles se manifestent, ont également leurs esprits protecteurs. Les objets d'art étant aussi considérés comme des manifestations des dieux, la religion des Indiens est surtout un culte d'images, soit d'animaux, soit d'hommes. L'apparition de cet anthropomorphisme indique un besoin de s'élever au-dessus des notions religieuses inférieures ; c'est une *tendance* à concevoir la divinité comme personnelle.

L'aspiration vers une religion supérieure se manifeste dans le culte du Grand-Esprit qui constitue le trait le plus remarquable de la religion des Indiens. On n'a pourtant pas le droit de voir là du théisme, ni de prétendre que cette idée du Grand-Esprit doive être attribuée à l'influence européenne. Les noms les plus répandus le désignent comme créateur, toutefois il ne fit pas tout de rien. Le ciel et l'eau ont existé de tout temps, la seconde comme obstacle à la création.

Le Grand-Esprit est quelquefois confondu avec un des dieux naturels, ainsi avec le dieu soleil. Là où le culte du soleil est inconnu, le Grand-Esprit devient le dieu ciel, ou bien il est représenté par des animaux, en particulier par un oiseau quelconque. Les arbres, les éléments, le feu surtout sont considérés comme des manifestations immédiates du créateur.

La tendance à l'anthropomorphisme se manifeste aussi dans les idées qu'on se fait du Grand-Esprit, qui est souvent représenté comme homme. La même tendance se fait jour dans les

rapports établis entre le Grand-Esprit et le premier homme. Celui-ci reçoit les honneurs divins ; le Grand-Esprit et le premier homme sont tour à tour invoqués comme ayant pouvoir sur les esprits ; on va même jusqu'à les identifier, en désignant par le même nom le créateur et le père de tous les hommes venus après le déluge.

A titre de créateur, le Grand-Esprit est le seigneur de la vie, donnant l'existence aux hommes et renouvelant annuellement la vie de la nature. Il est en même temps le maître de la mort, qui recueille à l'issue de la vie les guerriers auprès de lui dans le paradis. Comme seigneur de la mort, il est aussi esprit mauvais, celui auquel appartient le côté sombre du monde inférieur. Il est aussi roi de la guerre. On suppose qu'il jouit des sacrifices qui lui sont faits ; voilà pourquoi, lui prêtant leurs goûts anthropophages, ils lui font des offrandes d'hommes.

Malgré sa puissance sur la mort et sur la vie, le Grand-Esprit n'arrive pas à *l'indépendance* réclamée par le théisme. Etant identique à la nature, dont il personnifie les forces supérieures, il est soumis au destin immuable et inflexible. Cette idée du destin est éminemment païenne, soit qu'elle s'exprime d'une manière inconsciente dans la magie, soit qu'on arrive à l'idée consciente du fatum, comme l'ont fait quelques Peaux-Rouges. Le Grand-Esprit ne saurait changer les décisions de la destinée. A cela se rattache l'idée que le Grand-Esprit aurait eu son origine *dans le temps*.

Les idées sur une vie de l'âme après la mort se rattachent soit à la foi au Grand-Esprit, soit au culte grossier de la nature et au fétichisme. Le Grand-Esprit décide du sort des trépassés, dans une demeure divisée en deux sections, l'une pour les bons, l'autre pour les méchants. La vie actuelle se continue, les guerriers sont les plus heureux. L'idée d'une rétribution *morale* apparaît quelquefois chez quelques tribus, mais le courage demeure toujours la première des vertus.

L'idée de la migration des âmes se rattache au culte de la nature qui éclipse souvent celui du Grand-Esprit. Là où se trouve le culte des étoiles on voit en elles non-seulement les demeures des âmes, mais les âmes mêmes. Quand c'est le culte

des animaux qui prédomine, on admet une migration dans des corps de bêtes diverses. Il est beaucoup d'Indiens qui croient avoir été jadis des animaux. Les enfants morts en bas-âge reparaissent bientôt comme hommes. C'est toutefois la notion d'immortalité en accord avec le fétichisme qui prédomine. L'individu devient un esprit divin qui fait ses apparitions sur cette terre. La vie qu'il mène dans l'existence nouvelle est essentiellement la même, quoique moins malheureuse.

Malgré les éléments sensibles qui les déparent, on trouve dans le culte des Indiens les deux éléments fondamentaux de la religion : le sentiment de la dépendance d'une puissance supra-sensible et de l'immortalité de l'âme humaine. Le fait de la pensée du Grand-Esprit et la circonstance que la crainte est le ton dominant de leur religion indiquent bien qu'ils en sentent l'insuffisance. La tristesse est le ton dominant de leurs chants.

La religion des indigènes des Grandes Antilles avait le même caractère. La foi aux esprits, bons ou mauvais, avait revêtu la forme du fétichisme. Chaque individu a son esprit protecteur ; c'est également le cas de chaque famille et de chaque état. Par cette dernière idée, ils s'élèvent jusqu'à une certaine unité inconnue aux Indiens de l'Amérique du Nord. Par contre, toute conception morale de l'idée de l'immortalité fait défaut.

Le même mélange du fétichisme et du culte de la nature se retrouve chez les Caraïbes, qui ont habité les Petites Antilles et une partie du continent américain. Seulement on y trouve plus accusé le dualisme des bons et des mauvais esprits qui ne sont autres d'ailleurs que les âmes des divers individus. Ils donnent à l'homme trois âmes dont l'une produit de bons, les deux autres de mauvais esprits, qui ont des chefs différents. Ils ont les mêmes idées que les Indiens sur les relations du chef des bons esprits avec le monde. Correspondant aux deux notions de religion, ils ont deux genres d'immortalité, l'une, simple continuation de la vie actuelle, l'autre, migration. Dans un cas pas plus que dans l'autre l'idée morale ne fait son apparition. Ils admettaient que l'homme devait être primitivement immortel sur la terre. S'il en a été autrement c'est parce qu'une

vieille femme n'a pas ajouté foi à la promesse du Grand-Esprit. La crainte est le sentiment dominant dans ce culte.

Se faisant une notion trop étroite de la religion, on a prétendu qu'il n'y en aurait pas eu chez les peuples de l'Amérique du Sud, en deçà des Cordillères et jusqu'en Patagonie au Sud. Comme ces peuples sont sauvages, leur religion manque de tout élément social, prêtres, temples, fêtes régulières, mais ils connaissent le culte des esprits, le fétichisme et la magie. Chez les tribus qui ont une demi-culture on trouve des éléments d'un culte de la nature. Ils adorent les corps célestes, surtout la lune, avec certains restes d'un culte du soleil. Ils ont aussi un culte des animaux qui se trouve en rapport avec celui des étoiles, car ils croient que les animaux sont transportés dans les étoiles. Là, comme ailleurs, domine la foi aux esprits bons et mauvais, qui n'est que du fétichisme. A la tête des bons esprits se trouve le dieu suprême, conçu comme créateur, ou dieu du tonnerre. Ils admettent aussi à la tête des mauvais esprits un dieu suprême qui fait tout le mal possible aux hommes. Les prêtres et les temples ne jouent pas un grand rôle ; ces peuples prient peu et ne font pas beaucoup de sacrifices ; ils sacrifient des hommes à certaines fêtes religieuses. Leurs idées sur l'immortalité sont essentiellement les mêmes que chez les autres Indiens, mais l'idée morale fait défaut et la crainte est le ton dominant de la religion.

3° *Religion des Australiens.* — Les indigènes du continent de l'Australie sont si peu satisfaits de leur culte des esprits qu'ils sont dans une angoisse perpétuelle. Ils croient à une vie immortelle dans les nuages où on se nourrit de légions de petits poissons. Bien que la crainte domine, il semble y avoir d'autres éléments dans leur culte. Ils parlent d'un créateur et père de tout, très irritable, qu'ils doivent apaiser par des danses.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande ont des idées plus développées ; ils possèdent des mythes cosmogoniques et théogoniques. Ils adorent six dieux désignés par le nom général d'Atua. Les esprits des héros et des chefs sont les dieux particulièrement honorés. Après la vie actuelle, on est heureux

dans le ciel ou malheureux au fond de la mer. Les premiers apparaissent parfois sous des formes surhumaines, ou dans des formes animales, et font trembler les plus grands guerriers.

Les idées sont les mêmes dans les autres îles : les âmes des chefs trépassés sont presque l'unique objet de culte. On parle toutefois d'un dieu suprême, créateur des autres ; ils croient à une vie future et redoutent beaucoup la mort. La crainte est le ton dominant ; on ne se propose pas de remercier les dieux, mais d'apaiser leur colère et leur vengeance.

B) La religion des peuples païens civilisés.

1^o *La religion des peuples civilisés de l'Amérique.* — La religion des peuples sédentaires et civilisés de l'Amérique porte un tout autre caractère que celle des sauvages. Dans leur culte de la nature, les Péruviens adorent le soleil qui est pour eux une personne. Les autres corps célestes, également personnels, en sont les serviteurs. Ce culte du soleil est plus développé au Pérou que partout ailleurs ; il est devenu le centre du polythéisme. Le soleil est adoré ou immédiatement, ainsi quand il se lève, ou médiatement au moyen d'images. La lune vient d'abord après le soleil dont elle est sœur. Les étoiles servent l'une ou l'autre.

Les types primitifs des animaux se trouvent être les étoiles : le culte de celles-ci a pour correspondant celui des premiers. On adore également les animaux comme manifestations des forces divines. On honore aussi certaines divinités particulières dans les plantes. La divinité se montre encore d'une manière plus éclatante dans les éléments. Le feu occupe la première place par suite de sa beauté, de sa force et de ses étroits rapports avec le soleil.

Le culte est également plus riche. Les Péruviens consacrent à leurs dieux de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ; ils font des sacrifices sanglants ou non-sanglants, humains parfois. Les Incas ont cherché à y substituer la saignée et la flagellation. Ils sacrifiaient sur les hauteurs et dans les clairières des forêts. Mais, comme on avait des images des dieux, il fallait des autels, des temples du soleil. La prière ne joue pas un grand rôle.

On adorait le soleil par des chants, la danse, de grossiers instruments de musique. A la tête du clergé se trouvait le grand prêtre, dont la dignité égalait celle des rois.

Les idées sur l'immortalité varient. Aux restes du fétichisme correspondaient les idées qu'il entraîne avec lui, et le culte de la nature avait conduit à la pensée de la migration. Les Incas seuls étaient transportés dans le soleil comme ses fils et ses représentants ; les autres hommes devaient ou parcourir les étoiles pour arriver au soleil, ou se diriger vers le monde inférieur en prenant une existence animale. Bien qu'il y eût deux sections dans le monde avenir, l'idée morale ne jouait aucun rôle.

Cette religion est supérieure à celle des sauvages en ce que *la foi en Dieu est plus déterminée* et se rattache à l'adoration de la nature. Mais la moralité fait défaut ; on ne s'élève pas plus haut que le culte de la nature. Les dieux n'ont pas d'attributs moraux ; si ce polythéisme exerçait une influence morale sur la vie, elle serait plutôt mauvaise. L'industrie et l'ordre qui distinguent ces nations des sauvages ne proviennent pas de la religion, mais du despotisme de l'état qui surveille tout, ne laisse presque aucune liberté à l'individu. Ensuite la civilisation à elle seule sans religion retient les plus grossières expressions de l'immoralité et crée un certain ordre. De plus, sans réussir à les abolir, le culte du soleil a diminué les sacrifices humains d'origine antérieure.

Comme on ne retrouve pas chez les Péruviens cette aspiration à s'élever au-dessus du polythéisme, déjà signalée chez les sauvages, on pourrait croire qu'ils trouvaient dans leur culte une pleine et entière satisfaction de leurs sentiments religieux. Le fait s'explique peut-être par le despotisme gouvernemental, qui refoulait tout besoin religieux individuel. En outre, ce qui prouve bien d'une manière positive le côté défectueux de cette religion, c'est que la crainte en demeure le ton dominant.

Dans le culte des anciens Mexicains se trouvent d'abord des restes d'une religion de la nature qui était celle des premiers habitants, et ensuite des idées apportées par des conquérants, surtout par les Aztéks. Les premiers habitants adoraient les

étoiles, les éléments, les animaux et surtout le soleil. Les immigrants du nord ajoutèrent à ce culte de la nature celui des esprits et le fétichisme. De là se développa une religion anthropomorphique supérieure. C'est ce que nous retrouvons dans le culte des trois dieux principaux : Quetzalcoalt, Huitzilopochtli et Tezcatlipoca. Le premier est le héros de la civilisation, le dieu des Tolteken, venus du Nord, qui leur enseigna les arts et les organisa en état régulier. C'est la 'personnification de la civilisation qui est ainsi divinisée et adorée. La forme humaine de ce dieu est la plus récente, de sorte qu'il paraît avoir été primitivement un dieu de la nature. Les Azteks attribuent la même signification au second de ces dieux, qui devient la divinité de la guerre, tandis que celui des Tolteken était pacifique. Le troisième dieu était celui des Tlailotlaken, tribu du Nord venue dans le pays après les Azteks. Ceux-ci adoptèrent le dieu des derniers venus et en firent le frère de leur Huitzilopochtli. Ils avaient en commun le grand temple de Mexico. Ce dernier venu était le plus grand dieu, le Grand-Esprit, l'âme du monde.

On offrait des sacrifices sanglants ou non pour obtenir la faveur des dieux. Les plus importants étaient les sacrifices humains qu'on chercha à remplacer par la circoncision, la saignée et autres usages. Les prières jouaient un très grand rôle dans toutes les circonstances importantes. Les fêtes étaient nombreuses, les prêtres occupaient une position importante. Ils s'occupaient en outre de science, de médecine et de l'éducation des jeunes gens riches. Ils avaient aussi des purifications et des jeûnes. Ils croient à la migration des âmes. Les héros et ceux qui sont tombés dans les combats occupent les premières places dans la vie future qui contient un royaume de lumière et un royaume de ténèbres.

Bien que leur religion soit supérieure à celle des Péruviens, les Mexicains ne s'élèvent pas jusqu'à la joyeuse conscience de l'union avec la divinité. Ils se sentent sous la dépendance de puissances suprasensibles qu'ils redoutent. Leurs dieux ne sont pas encore des êtres moraux. Les Tolteken mettent cependant en rapport la religion et la morale. Chacun chez eux

devait se confesser à un prêtre une fois dans la vie. Mais les Aztéks firent disparaître cet élément moral.

2^o *Le paganisme de l'Orient.* — La religion des Chinois date de plusieurs époques et a plusieurs fondateurs. Fohi, père de leur civilisation, 3070 avant Jésus-Christ, serait le plus ancien. C'est Confucius qui a rétabli l'ancienne foi dans une époque de désordre, 600 avant Jésus-Christ. Il réunit les idées religieuses et morales dans un livre appelé Schuking. Sa doctrine, à la suite de longues luttes, finit par devenir religion de l'état.

Cette religion était primitivement du naturisme. L'idée d'un principe premier et spirituel du monde lui fait défaut. D'après le principe que de rien il ne sort rien, on voit l'essence fondamentale du monde dans le monde lui-même. Les deux phénomènes les plus vastes, le ciel et la terre, sont par conséquent les plus grandes divinités, celui-là le principe masculin, celle-ci, le principe féminin. Le ciel a le pas en qualité de principe actif; il est appelé Schang-ti, c'est-à-dire le dominateur suprême; il possède des qualités spirituelles, la toute-science, la bonté, la justice; on lui adresse des prières comme s'il pouvait les entendre. Le soleil, la lune et les étoiles, les montagnes et les arbres reçoivent les honneurs divins. Comme éléments très anciens mais étrangers au système de Confucius, ils ont conservé le culte des ancêtres et des esprits protecteurs.

Les Chinois, sentant de bonne heure ce que cette religion avait d'insuffisant, éprouvèrent le besoin d'aller chercher le principe de l'être en dehors du monde phénoménal. La force primitive Yang, et la matière primitive Ju, forment, d'après la spéculation religieuse, le principe premier de l'être. Ces deux principes n'existent pas chacun pour soi, mais dans leurs rapports l'un avec l'autre, leur pénétration réciproque constitue le monde réel. La variété de ce monde provient de ce que le mélange des deux facteurs est infini, avec prédominance, tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Tschuhi s'éleva au-dessus du dualisme de ces deux principes en voyant en eux les deux faces subordonnées d'un seul et même être primitif, Tai-Ky. Il en-

tendait par là, comme le panthéisme, la régularité inhérente au monde, l'ordre, l'harmonie, la raison, Tao.

Dans cette spéculation que trouva Confucius et qu'il accepta comme un cadre, l'homme occupe la même position que dans tout système panthéiste. Comme tout le reste, l'individu est le produit de la force inhérente au tout, seulement elle se manifeste chez lui sous sa plus belle forme. Il n'y a pas d'immortalité de l'âme individuelle. La force générale et primitive subsiste seule, tandis que tous les êtres individuels périssent. Mais la foi à l'immortalité ne s'en maintient pas moins dans la conscience du peuple : elle trouve son expression dans le culte des ancêtres et des esprits. La philosophie religieuse des Chinois ne nie du reste pas l'immortalité, bien que ce soit là la conséquence logique du système. Les docteurs les plus importants gardent le silence sur ce sujet ou l'évitent. Les questions pratiques passent en première ligne et les problèmes se rapportant à la vie future sont mis de côté comme étant sans valeur.

La morale chinoise exclut le fait de la liberté. La raison humaine n'étant qu'une manifestation de la force primitive, ou de la raison primitive, le bien est chez l'homme un instinct inné. Or comme la raison générale du monde se manifeste par la régularité du cours de la nature, la vertu de l'homme consiste à tenir l'équilibre entre la raison et la sensibilité. La vertu consiste à garder la voie moyenne. L'homme y arrive par la domination des passions, par le regard de l'âme, par l'acceptation de son sort, la soumission à l'ordre social, à la famille, aux mœurs et surtout à l'état qui ne laisse à l'individu aucun vestige de liberté.

La notion de la religion est loin d'être réalisée. Ce naturisme est contraire à la notion de l'absolu qui ne peut être que supra-sensible. La foi à l'immortalité est demeurée rudimentaire et vague. La morale contraire à la liberté principe de toute morale, n'a pas sa loi dans la volonté absolue de l'infini mais dans les convenances sociales et gouvernementales. En somme cette religion se fait remarquer par sa pauvreté. Si les idées populaires ne satisfont pas les savants, la philosophie religieuse

vide et abstraite ne saurait contenter le cœur. Rien ne montre mieux l'insuffisance de cette religion que l'invasion de cultes étrangers et spécialement du Bouddhisme, malgré tous les efforts des gouvernements pour l'empêcher.

Les Indous nous offrent une vie et une pensée religieuse plus intense. Un naturisme polythéiste et une spéculation profonde se coudoient ; à côté des erreurs se trouvent d'importants éléments de vérité ; on soupire ardemment après la satisfaction des besoins religieux. Les Aryas ont primitivement adoré le ciel, le resplendissant, Dyu et la terre son épouse, la mère première. Mais dès que la branche orientale se fut établie sur l'Indus, sous l'influence du climat, Indra prit le premier rang. Il s'agit bien toujours d'adorer le ciel, mais un ciel particulier, le ciel orageux. Indra est le dieu de l'éclair, le combattant dans la nature, le vainqueur des mauvaises puissances de la nature, le dieu des batailles. Il a pour compagnons les vents et surtout le vent d'orage Rudra. Outre ce Dieu de l'air on adore ceux de la lumière, le dieu soleil Surgia, les jumeaux Mitra et Varuna, le ciel du jour et le ciel de la nuit, après le feu, le messager, le médiateur entre les dieux et les hommes.

Nous trouvons ici encore la même tendance au monothéisme que partout ailleurs. Quand on invoque un dieu spécial on le conçoit comme comprenant en lui-même la plénitude de la divinité. On trouve dans les Védas la pensée que les divers dieux ne sont que différents noms d'une seule et même divinité. Il est d'autres chants dans lesquels on adore un dieu qui n'a point de nom.

Les conceptions polythéistes des divers dieux n'ont du reste rien de vulgaire ou de bas. Il n'y a pas d'image des dieux ; on se les représente comme immortels ; ils habitent les cieux ; ils ont fondé le ciel et la terre ; ils sont les seigneurs du monde qui voient tout. Ils ont des qualités morales ; ils ont établi la loi et la justice ; ils punissent le crime et récompensent la vertu, quoique justes ils sont pleins de miséricorde et de grâce ; l'homme s'incline devant eux dans le sentiment de sa culpabilité.

Mais, chose étrange, ces dieux ont besoin des hommes qui

peuvent les contraindre à leur rendre certains services. Les prières déjà, les sacrifices surtout produisent cet effet. Par l'offrande on fortifie chez le dieu cette force dont il fera usage en faveur de l'adorateur.

Ce même mélange d'éléments sensibles et d'éléments spirituels et moraux se trouve dans la doctrine des anciens Indous sur l'immortalité. Les Védas enseignent positivement l'immortalité personnelle ; le sort est déterminé par la conduite dans la vie présente. Les bienheureux sont invoqués comme des dieux, on leur offre des sacrifices aux nouvelles lunes.

Tout change à partir du moment où les Indous s'établissent sur les bords du Gange. Les dieux de la nature s'éclipsent pour faire toujours plus place au monisme qui pointait déjà dans l'antique polythéisme. Mais, grâce à la spéculation, on ne conçut pas le dieu suprême Brahma comme personnel et transcendant, il fut confondu avec Atma, l'âme du monde, si bien que le monisme aboutit au panthéisme.

Cet être divin primitif existe par lui-même ; il est éternel ; il comprend tout ; il est le principe premier du monde. C'est par émanation que le monde est sorti de Brahma. De sorte qu'entre lui et le monde il n'y a qu'une différence exclusivement formelle. L'un est l'être simple et implicite, l'autre l'être épanoui et divers. L'univers entier n'est qu'une grande échelle d'êtres émanés de Brahma, diminuant en valeur à mesure qu'ils s'éloignent de lui. L'élément matériel se trouvant au dernier échelon, la vie physique de l'homme est une barrière ; la mission morale de l'homme consiste à la briser pour s'unir de nouveau avec Brahma. A la doctrine de la réunion avec Brahma se rattache celle de la migration. Pour rentrer en Brahma les êtres doivent parcourir le même cercle qu'ils ont suivi pour en sortir. La conduite morale pendant la vie actuelle détermine la direction de la migration subséquente. L'homme voit des âmes semblables à la sienne dans les pierres, dans les plantes et dans les animaux, se disant que le sort de toutes ces choses pourra être un jour le sien. La crainte de l'enfer vient s'ajouter à ces pénitences dans des existences inférieures pour rendre la vie des Indous extrêmement triste.

Cette religion aboutit à la plus déplorable morale. La vie entière se trouve enchaînée par les prescriptions du plus rigoureux légalisme. Il était impossible de tenir compte de toutes ces règles, et cependant la violation de la moindre d'entre elles entraînait les châtements de l'enfer. Si elle eût été possible, l'observation de tous ces préceptes aurait été insuffisante pour ramener à Brahma. Il fallait pour cela rompre entièrement avec l'élément physique. Ce suicide commence avec la vie du solitaire absorbé dans la contemplation des écrits sacrés, et se poursuit par les divers tourments de l'ascétisme ; il atteint son but lorsque toute l'activité spirituelle est concentrée dans l'unique pensée de Brahma.

Une réaction, qui devait être une réformation de la religion, ne pouvait manquer d'avoir lieu contre cette étroite morale. Déjà au point où nous en sommes, il y a une tendance à s'élever plus haut que cet étroit légalisme qui a tout envahi. La subjectivité fait prévaloir ses droits en face des innombrables prescriptions extérieures. Brisant le filet aux mailles étroites des ordonnances et des prescriptions, l'individu arrive par lui-même à s'unir à la divinité. La spéculation des Brahmines avait aussi préparé la réaction. La rédemption consistait, disait-on, à se savoir un avec Brahma. L'antagonisme est plus fort encore dans la philosophie Sankhya. En opposition au panthéisme orthodoxe, ce système affirme la réalité des âmes individuelles et de la matière, voyant dans l'une et dans l'autre des principes éternels du monde. Lors donc que l'esprit de tout temps uni à la nature s'est aperçu que les diverses phases de son existence sont autant d'effets, d'une nature différente de lui, et qu'il s'est recueilli en lui-même, il est arrivé à la délivrance. Il n'a pas besoin de renaître dans un nouveau corps.

Bouddha fut le réformateur du Brahmanisme. Fils de roi, ne trouvant aucun plaisir aux gloires mondaines, il prend la fuite gémissant sur le mal et la vanité de ce monde. Retiré dans la solitude, absorbé par la lecture des livres sacrés et par les tourments que lui impose un ascétisme inhumain, il soupire après le repos. Il ne le trouve qu'après être arrivé à reconnaître que l'ascétisme ne saurait conduire à la rédemption,

mais qu'on n'y arrive que par une renonciation spirituelle à soi-même. Grâce à cette connaissance, il devient Bouddha, c'est-à-dire *éclairé*.

La doctrine qu'il prêcha bientôt après est éminemment pratique. Théoriquement il s'appuyait sur la philosophie Sankhya, sans aller bien au fond des questions spéculatives et ne s'en tenant pas strictement aux prescriptions de ce système. Avec cette doctrine il rejette le panthéisme des Brahmines, tout en maintenant les dieux populaires qui sont adorés comme des êtres supérieurs, parmi lesquels Brahma prend place. Plus haut qu'eux tous se trouve Bouddha, c'est-à-dire un homme éclairé en général. Le réformateur ne dit rien d'un être divin éternel qui aurait créé le monde. Du reste l'homme ne saurait arriver à connaître d'où viennent les êtres créés ni où ils vont. Le Bouddha ne se préoccupe que de l'unique question pratique, la rédemption, la délivrance du mal. L'homme peut se racheter lui-même, il n'a pas besoin pour cela d'aucun dieu. Le moyen n'est pas la connaissance comme dans le système Sankhya, mais bien l'action morale, la victoire sur l'égoïsme et sur le sensualisme. Quand on en vient à contempler le monde comme une bulle d'eau ou d'air, on n'est plus effrayé par le roi de la mort. Une grande supériorité du Bouddhisme sur le Brahmanisme est qu'il renonce à l'idée des castes. Nous avons là un humanitarisme universaliste, qui délivre l'homme de toutes les chaînes des passions naturelles.

D'accord avec le christianisme, le Bouddha annonce une religion de rédemption. Toutefois ce n'est pas du *péché* et de la *culpabilité*, mais du *mal* qu'on est racheté, et par ce mal il faut entendre avant tout la migration des âmes. Ce n'est pas en contenant les mauvais désirs et en faisant du bien aux autres que l'on arrive à la rédemption, mais en renonçant au désir de vivre. Pour arriver à la délivrance, il faut renoncer à tout sentiment, à tout effort; c'est là le Nirvana. « Celui-ci est le remède à tous les maux, l'eau qui apaise toute soif des désirs et éteint le feu du péché héréditaire. Le Nirvana n'a ni forme, ni couleur, ni espace, ni temps; il n'est ni limité, ni illimité, ni présent, ni passé, ni futur; il ne consiste ni à venir, ni à aller, ni à vouloir

ni à désirer, ni à agir, ni à souffrir. La rédemption consiste donc à arriver à l'annihilation. Si pendant la vie actuelle on fait pour quelque temps du moins des pas dans cette direction, on se trouve à tout jamais délivré de toute migration, délivré pour toujours de l'existence. Mais c'est là une doctrine à l'usage du petit nombre. La multitude ne pouvant attendre le but suprême, doit contenir ses désirs, exercer la charité ; c'est là pour elle le moyen d'arriver à être débarrassée de naissances nouvelles dans des formes inférieures.

Après avoir sacrifié tout ce qui donne à la vie une forme et une valeur, le Bouddhisme sacrifie la vie elle-même. La rédemption consiste à se débarrasser de l'existence. C'est une religion de moines et de nonnes, puisque la plupart des hommes sont retenus par les devoirs de leur vocation et de la famille. La doctrine exotérique à son tour ne tarda pas à perdre toute valeur. A mesure qu'il se propagea, le Bouddhisme, pour la foi et pour le culte, accorda toujours plus de place à l'élément sensible, aboutissant ainsi à un résultat diamétralement opposé à celui qu'il avait en vue. D'après sa propre doctrine le Bouddha devait être anéanti ; il n'en fut pas moins divinisé pour devenir le centre de la doctrine et du culte. Il devint le Dieu des Indous, venu du ciel pour les sauver ; il est tout-puissant ; il sait tout ; c'est le Dieu des dieux ; des prières lui sont adressées ; sa vie entière est pleine de légendes. On rechercha ses moindres traces et on honora ses reliques.

Le Brahmanisme réagit à son tour en renonçant à son panthéisme impopulaire, en donnant une place dans la notion de Brahma aux anciens dieux populaires, Vischnou et Çiva. Le premier qui, dans la religion de la nature était le Dieu de la lumière, fut la personnification de la conservation ; Çiva, identique à Roudra, représenta la destruction. L'essence divine fut ainsi *divisée* en trois moments : création (Brahma), conservation (Vischnou), destruction Çiva. Ce dernier est le côté effrayant de la divinité, il est objet de crainte : dans Vischnou on voit le côté de la divinité favorable aux hommes : c'est aussi le dieu de la révélation historique. Le Bouddhisme fut ainsi expulsé des Indes pour céder la place à un Brahmanisme mo-

difié qui veut concilier le polythéisme de l'antique religion de la nature avec le monisme.

Comme celles de tous les autres peuples, la religion des Perses était du naturisme, avant l'apparition de Zoroastre. Les diverses forces, les divers phénomènes de la nature étaient personnifiés, représentés dans une image à laquelle on rendait les honneurs divins. Le feu était honoré comme porteur de la lumière et partant de la vie. A cela se rattachait l'adoration du soleil. Au culte du soleil se rattachait celui de Mithra. Celui-ci est le Dieu supérieur de la lumière; il précède le soleil; il combat, comme héros puissant, contre les esprits des ténèbres, il est juge des méchants et donne la victoire. L'eau était également honorée comme élément absolument indispensable à la vie. Et Syrus passant pour amener la pluie, cette étoile était honorée comme séjour des eaux supérieures.

L'aspiration vers le monisme se manifestait aussi dans la religion des Perses. C'est à ce besoin que Zoroastre donna satisfaction. Il fit son apparition environ 1300 ans avant notre ère. Sa mission consista à spiritualiser et à moraliser la religion de son peuple. Son système se trouve dans le Zend-Avesta, bien que la partie la moins considérable de ce recueil soit seule de lui. Il ne se présente que comme réformateur de l'ancienne foi. Il en appelle en effet à d'antiques déclarations lorsqu'il se trouve en présence des prêtres du feu. Il se croit cependant possesseur d'une révélation immédiate accordée à ses prières.

La doctrine de Zoroastre enseigne un Dieu personnel auquel on accorde tous les attributs et toutes les prérogatives de la divinité. Il est appelé Ahura-Mazda ou Ormuzd, c'est-à-dire, *celui qui est éternellement sage*. Il est le créateur tout puissant, omniscient; il produit la vie et tout bien; il est le père de toute bonne disposition, de la pureté et de la vérité. Les Perses, dans leurs prières, lui donnent les attributs les plus élevés. Ce qui distingue cette religion c'est l'idée de création très fortement accusée. Le monde n'est pas procédé d'Ormuzd par émanation, mais de sa parole créatrice qui est à la fois pensée et action.

La puissance d'Ormuzd, pour si grande qu'elle soit, est cependant *limitée* par celle du principe mauvais appelé Angromainus ou Ahriman. La puissance de ce principe des ténèbres est si grande qu'il concourt même à la création. Tous les êtres mauvais, animaux, plantes, ou choses procèdent de lui. Malgré cela, Ahriman est toujours placé au-dessous d'Ormuzd, le dualisme n'est donc pas complet. Ahriman ne domine pas dans un royaume lui appartenant en propre; il se borne à introduire ses impuretés dans les domaines du Dieu bon. Bien qu'il soit aussi ancien qu'Ormuzd, sa puissance aura cependant un terme, par suite de la victoire du bon principe.

Pour qu'Ormuzd ne demeure pas isolé dans son élévation céleste, on place à côté de lui six saints immortels, les Amschaspands qui avec lui forment le nombre saint sept. Ce sont les six forces ou qualités personnifiées. A cela s'ajoutaient les Izedes, personnifications nouvelles qui désignent souvent les dieux en général. Les esprits protecteurs des ancêtres sont également adorés sous le nom de Fravashis. Ils forment autour de la divinité tout un monde d'anges qui protègent le monde en général et les hommes en particulier contre les funestes influences du démon. Les objets de la nature, les eaux, les arbres, les montagnes ont également leurs anges protecteurs. Chez Ormuzd lui-même on distingue entre le Dieu suprême et son ange protecteur. Plus tard on adora également le temps incréé, comme fils d'Ormuzd, Zervan Akarana.

Les mauvais esprits, Devas, forment aussi une cour autour d'Ahriman. Ils sont soit des personnifications et des abstractions, la mort, la tromperie, soit des êtres plus concrets, les serpents, etc.

Tout en appelant les prêtres du feu des prophètes de mensonge, Zoroastre ne rompit pas avec l'antique culte des éléments. Les anciens dieux furent conservés comme personnages inférieurs, et le culte du feu, pris dans son action bienfaisante, se mêla à celui d'Ormuzd. Le soleil, la lune et les étoiles furent honorés comme porteurs de la lumière. On fit surtout grand cas de Mithra autour duquel il se forma tout un mythe. C'est le Dieu de la fructification et de la génération; toutes les

bénédictions naturelles viennent de lui ; il donne la santé et la pureté. Il est le médiateur d'Ormuzd, le Dieu actif, agissant, celui qui triomphe d'Ahriman, qui introduit dans le ciel des bienheureux les âmes des trépassés.

Le royaume du bien et celui du mal ont été durant 3000 ans en présence sans que le moindre combat ait éclaté. Prévoyant qu'il n'en serait pas toujours ainsi, Ormuzd créa le monde corporel pour lui servir de boulevard. L'homme comme tous les êtres vivants, est procédé du taureau primitif tué par Ahriman. Le premier homme ayant été tué par les Dévas, de sa semence sortit un arbre à deux tiges duquel Ormuzd fit Meschia et Meschiana, les ancêtres de toute la race humaine. La mission des hommes était de combattre les Dévas et de gagner le ciel par la pureté des pensées, de la parole et des actions. Mais ce premier couple fut déjà conduit au mal par les mensonges d'Ahriman. Celui-ci réussit à se faire passer pour le créateur de toutes choses ; les hommes tombèrent alors dans le péché et mangèrent des fruits qu'il leur donna.

A partir du moment de l'entrée du mal dans le monde, les deux royaumes se trouvèrent mélangés. Mais l'état actuel de lutte ne sera point éternel ; la victoire demeurera au bon principe, après un combat de 6000 ans. Zoroastre est apparu au terme de la première période de 3000 ans qui est celle du triomphe d'Ahriman ; après la victoire, au terme de la seconde période, il y aura un renouvellement de la terre.

La rétribution de chaque individu suit immédiatement la mort. Tandis que les bons sont introduits dans les trois paradis en franchissant le pont Tschinevad, les méchants vont dans les trois enfers. La perfection n'est toutefois définitivement acquise que lorsque tout mal sera vaincu, à la résurrection des morts. Avant cette solution le mal prendra une grande extension sur la terre. A la suite du jugement les justes seront éternellement heureux, tandis que les méchants seront détruits avec Ahriman, dans la conflagration générale qui précédera l'apparition d'une terre nouvelle où il n'y aura que des choses pures.

La mission de l'homme consiste à favoriser le règne d'Or-

muzd et à s'opposer à celui d'Ahriman, en se gardant avant tout des souillures du corps et de l'âme. Il doit ensuite faire de bonnes œuvres et fuir toute action mauvaise. A cela venaient s'ajouter des observances cérémonielles, dont la plus célèbre était l'ablution expiatoire avec de l'urine de vache. La législation était surtout sévère pour ceux qui s'étaient souillés en touchant quelque cadavre.

C'est évidemment ici une religion supérieure à toutes celles qui nous ont occupés ; aucune de celles qui sont venues plus tard ne l'a même dépassée de beaucoup. C'est bien le parsisme qui réalise mieux qu'aucun autre culte ce qu'on peut attendre de la religion naturelle. Nulle part dans le paganisme, le monothéisme n'éclate dans une si grande pureté. Pour ce qui est de l'action morale sur ses sectateurs il peut aisément supporter la comparaison avec le Brahmanisme et le Bouddhisme. Nulle part les idées d'immortalité ne sont aussi fortement accusées et présentées dans un rapport aussi étroit avec la vie morale.

Toutefois le polythéisme n'est pas entièrement vaincu : les anciens dieux sont simplement subordonnés à Ormuzd. Puis la morale religieuse porte trop sur l'extérieur, au lieu de se concentrer sur la vie intérieure. Par suite des pénitences qui caractérisent la loi religieuse des Perses, ils n'échappent pas à la crainte pour arriver à la conscience de la réconciliation et de la communion avec Dieu.

C'est Babylone qui fut l'antique métropole du paganisme et de l'idolâtrie parmi les Sémites. C'est là que se trouvent encore aujourd'hui les ruines immenses du temple de Bel. Bel et Mylitta étaient les principales divinités de la Babylonie. Le premier était le Dieu du ciel, de la lumière, du feu ; Mylitta était la déesse de la naissance. Toutes les femmes lui rendaient un culte qui n'était autre que la prostitution. Il y avait également un culte des étoiles, confié à des prêtres appelés Chaldéens. Datant des meilleurs jours des peuples sémitiques il fut mis en rapport avec celui de Bel et de Mylitta. Le soleil et la lune étaient consacrés à Bel ; la terre et Vénus étaient consacrés à Mylitta. De là résulta toute une science astrologique

fondée sur l'exacte concordance entre le ciel et la terre. Chaque coin de la terre se trouvait subordonné à une étoile spéciale. Les planètes étaient surtout adorées comme des dieux. Jupiter et Vénus portaient bonheur, Saturne et Mars annonçaient malheur.

La foi à un Dieu unique manque complètement, tandis qu'un souffle panthéiste s'accuse assez fortement. A la base de l'idée de la parfaite concordance entre le ciel et la terre se trouve celle d'une âme divine pénétrant le monde entier. La pensée de l'unité de Dieu n'est donc pas étrangère aux Babyloniens, mais, ne pouvant se formuler en monothéisme, elle se présente sous la forme panthéiste.

Les Babyloniens n'avaient pas à proprement parler l'idée de la moralité de la vie humaine. La recherche des plaisirs des sens était leur unique préoccupation, leur théologie n'avait en vue que la vie terrestre ; le culte des étoiles ne servait qu'à prévoir les destinées de l'homme sur la terre. On ne retrouve pas chez eux les idées d'immortalité aussi accusées que chez les sauvages, bien qu'elles ne leur soient pas complètement étrangères. Il est question de conjuration des morts, ce qui implique au moins leur existence. La présence de ces idées dans le sein d'un peuple à ce point plongé dans le sensualisme, montre combien le sentiment religieux doit être profondément enraciné dans l'âme humaine.

Les Syriens, les Cananéens et les Phéniciens eurent une théologie plus développée. Le Dieu principal était Baal, le Seigneur ; de même que tous les autres dieux il était conçu comme divinité de la nature. C'est la force naturelle produisant partout la vie, le seigneur du ciel et de la terre fructifiée par ce dernier. Il est appelé Seigneur du ciel, du soleil. Comme le soleil il a deux faces ; l'une par laquelle il réchauffe et vivifie, l'autre par laquelle il brûle et détruit. Il est tour à tour conçu comme Adonis ou comme Moloch. Suivant les peuples c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui avait la priorité. Baal Adonis et Aschera étaient les divinités féminines rappelant la vie fructifiante de la nature au printemps. On leur rendait un culte semblable à celui de Mylitta. Moloch était le grand destructeur,

le soleil qui brûle la terre. On voyait dans toutes les calamités des expressions de la colère de Moloch qu'il s'agissait d'apaiser par des sacrifices humains. On sacrifiait aussi des hommes périodiquement un certain jour de l'année et à la veille de quelque grande entreprise. Les enfants étaient les offrandes les plus favorables, soit par suite de leur innocence, soit parce qu'ils étaient ce que les parents possédaient de plus précieux. Pour que le sacrifice fût efficace il fallait que les enfants fussent librement offerts par les parents. Astarté était la déesse de la destruction, on l'honorait par la mutilation.

Comme au fond ces divinités n'étaient primitivement que les aspects d'un seul et même Dieu, on les groupait en divinités qui, distribuant tour à tour des bénédictions et des châtements, finissaient par triompher du mauvais côté qu'elles avaient en elles. C'était le cas de Baal-Melkarth, et d'Ashera-Astarté. On arriva aussi à unir les divinités masculines et les divinités féminines. C'était le cas du Dieu soleil, Sandon, tour à tour masculin ou féminin. Malgré ces synthèses diverses les divinités locales se maintinrent ; la vraie unité ne fut pas atteinte et on demeura engagé dans le naturalisme. Aussi la foi à l'immortalité ne s'élève-t-elle pas au delà de vagues pressentiments.

L'antique religion des Arabes était supérieure à celle des autres Sémites. C'était avant tout un culte des étoiles. Comme le soleil exerçait la plus grande influence on lui rendait les plus grands honneurs. Puis venaient la lune, Saturne, Jupiter, Vénus. Chaque tribu se trouvait en outre sous la protection d'une étoile particulière. Mais un Dieu unique, Allah, adoré par toutes les tribus, planait au-dessus des divinités spéciales. Il était identifié avec le dieu soleil. Il avait à côté de lui une divinité féminine Allat ou Alilat, accompagnée de deux autres déesses Uzza et Manat.

Les Arabes n'arrivent pourtant pas à une claire conscience de l'unité et de la spiritualité de Dieu ; il n'y avait en tout cela que pressentiment vague et retour au naturisme et au polythéisme. Bien qu'ils soient restés à l'abri des impuretés des autres Sémites, la religion des Arabes n'exerça pas d'influence positive sur leur moralité, faute de la liberté, principe de la

morale. La vie des hommes est inflexiblement soumise à la même loi qui règle le cours des étoiles.

Bien qu'ils n'aient pas des idées claires ni arrêtées sur l'immortalité, ils parlent de l'apothéose de certains hommes, et quelques Arabes admettaient une certaine immortalité que d'autres contestaient.

En Egypte aussi, les divinités ne sont que le ciel et la terre personnifiés, la force mâle et femelle représentées par le soleil, la lune ou la terre. Le nombre des dieux est très considérable, quoique la signification soit à peu près la même. Le culte égyptien est un mélange de divers cultes locaux. Les dieux locaux furent conservés, de sorte que la divinité principale variait d'une contrée à l'autre.

Le culte du soleil était le trait principal de la religion égyptienne. Ra était le dieu le plus ancien, le dieu soleil; il appartenait à l'Egypte entière, tout en ayant son siège principal à Héliopolis. Par suite de la prépondérance politique de Thèbes, son dieu Ammon devint une des principales divinités et fut associé à Ra. Avec la domination de Memphis, son dieu Ptah, père des dieux, de Ra lui-même, augmenta en dignité. A côté de ces trois divinités masculines se trouvaient trois déesses, Neith, Pacht, Mut.

Le culte le plus général était celui d'Isis et d'Osiris: il ne se rattachait à aucune localité particulière. Ces deux divinités représentent le cours de la nature pendant l'année. Le sens du mythe est que pendant les soixante-douze jours des canicules la terre, dévorée par les forces destructives et privée de sa fertilité, mène deuil sur elle-même. Mais elle revient bientôt à la vie, la prospérité reparait au printemps. Ce qu'il importe de remarquer c'est l'intervention d'un dieu mauvais, Typhon. Les religions naturistes des Sémites, des Grecs et d'autres peuples ne connaissent pas le dualisme d'un dieu du mal; c'est la même divinité qui distribue tour à tour la bénédiction et la malédiction, si bien qu'il faut s'assurer ses faveurs et détourner sa colère. Ici tout est plus tranché; il n'y a rien de commun entre Isis et Osiris d'une part et Typhon de l'autre. Un trait caractéristique de ce dualisme, comparé à celui que nous avons

vu ailleurs, c'est qu'il n'a pas de portée *morale*. Typhon est simplement la personnification de ce qu'il y a de mauvais dans la nature.

Ce mythe se rattache très étroitement à la foi à l'immortalité. La victoire sur les principes hostiles n'a pas pour unique effet la réapparition de la vie de la nature au printemps, comme dans le culte d'Adonis, mais elle consiste en une persistance de la vie dans le monde inférieur. La revivification de la nature devient une image de ce qui se passera dans un monde à venir. Les Egyptiens croient très expressément à la persistance de la vie et mettent cette idée en rapport avec leur foi religieuse.

Mort sur la terre, Osiris devient le juge et le roi du monde inférieur, dans l'Amentes. Le cœur est pesé aux balances de la justice ; celui qui est léger est précipité dans l'enfer où il doit expier ses péchés ; les justes, après avoir été fortifiés par les eaux de la vie, se rendent dans les champs du soleil, dans l'ouest. La migration des âmes est présentée exclusivement comme un châtement pour les méchants. On supposait que chaque trépassé avait été jugé favorablement ; il prenait alors le surnom d'Osiris ajouté à ses noms précédents.

Tandis que l'âme des trépassés vit dans le ciel, le corps vit encore sur la terre. Celui-ci n'étant pas considéré comme entièrement mort, on le croyait toujours dans une certaine relation avec l'âme. Ainsi s'expliquent l'embaumement et le grand soin que les Egyptiens prenaient des sépultures. Pour correspondre à ces deux vies nous avons deux genres de jouissances départies aux justes.

Evidemment, dans cette doctrine de l'immortalité l'esprit triomphe de la sensibilité. Toutefois ne pouvant briser entièrement les liens de la vie naturelle on transporte l'existence actuelle dans la vie future. L'âme éprouve des besoins que le monde ne saurait satisfaire, mais on n'arrive pas à une conscience parfaitement claire du monde suprasensible.

Cet élément sensible qui persiste dans la religion des Egyptiens les conduit à mettre la foi en Dieu en rapport avec le culte des animaux. On voulait voir sous forme sensible la divinité cachée ; on désirait la sentir près de soi, et les animaux

parurent aux Égyptiens bien adaptés pour être des incarnations de la divinité. Ce qu'il y a de mystérieux dans la vie des animaux, leur instinct sûr, l'uniformité de leur vie, tout cela les qualifiait admirablement pour être les organes d'une vie supérieure. C'est ce que paraît du moins indiquer la tradition suivante. A la prière d'un adorateur demandant à le voir, Ammon avait répondu en s'enveloppant dans la peau d'un bélier. Des usages immoraux se rattachaient à ce culte des animaux. Les femmes égyptiennes devaient demeurer toutes nues pendant quarante jours devant le nouveau bœuf Apis. Quelques-unes s'abandonnaient à des boucs.

Le ton dominant de la religion égyptienne est mélancolique et sombre. En sacrifiant l'animal ils le plaignent, et après l'avoir mis à mort ils se frappent eux-mêmes. Les larmes et les lamentations abondent dans leur culte. Dans leurs repas on se faisait passer une momie en miniature pour contenir la joie des invités dans de justes bornes. L'unique chant national était une complainte sur la mort d'Osiris. Le joug des obligations religieuses, des abstinences pesait lourdement sur les prêtres et sur le peuple.

L'aspiration vers quelque chose de supérieur se manifeste déjà dans ce fait que tout en maintenant rigoureusement les idées anciennes, les prêtres ne purent prévenir des controverses religieuses et l'introduction de dieux étrangers dans ce pays célèbre pour son intolérance. Il y eut même une réaction contre le polythéisme, vers 1430 avant Jésus-Christ, sous le roi Aménophis IV. Dans les mystères égyptiens, à côté d'une tendance matérialiste, on rencontre l'idée qu'au-dessus de ce monde visible se trouve un être premier, suprême, indivisible et immuable, qui se connaît lui-même et qui vit dans une félicité parfaite.

3° *Les religions des Gaulois et des Germains.* — Ne connaissant la religion des Gaulois que par les Romains qui souvent leur ont prêté leurs divinités, nous savons seulement avec certitude qu'ils étaient polythéistes. Les druides, outre la religion publique, avaient une doctrine secrète. Ils s'occupaient aussi de mathématiques, d'astronomie et de sciences naturelles.

Les sacrifices humains, très fréquents, jouaient un grand rôle. Ils sacrifiaient des hommes faits. Le plus souvent, après avoir rempli un immense pâturage d'hommes et d'animaux, on y mettait le feu. Les sacrifices, quand ils n'étaient pas la conséquence d'un vœu, consistaient en prisonniers de guerre offerts en signe de reconnaissance pour la victoire. On offrait également des esclaves ou des chiens après avoir recouvré la santé. Dans les grands sacrifices nationaux, on immolait des criminels qui auraient dû également être mis à mort sans cela.

Les Gaulois avaient une foi précise en une vie à venir, qui n'était d'ailleurs que la répétition de l'existence actuelle. Les données manquent pour décider s'il y avait des aspirations vers quelque chose de supérieur.

La religion des Germains est dans un très étroit rapport avec celle des anciens Aryas. Le dieu germain Zio ou Tiu n'est autre que le Diu des Aryas. Après avoir occupé la première place il était devenu le dieu de la guerre. Le principal dieu des Germains était Wodan ou Odin qui était avec Zio dans le même rapport qu'Indra avec Diu. Ce dieu suprême a des attributs spirituels, il sait tout ; du haut du ciel il contemple la terre et tout ce qui s'y passe : il a inventé tous les arts et la sagesse. Il a de plus des qualités morales ; il est législateur et juge ; il est le garant de la sainteté du serment.

Vient ensuite Thor, le dieu du tonnerre. Comme le précédent il représente un côté particulier du dieu suprême Zio ; il personnifie les grands phénomènes atmosphériques, le tonnerre et l'éclair. Il est aussi en rapport avec la fécondité de la terre ; il répand la bénédiction et il combat les forces naturelles hostiles.

Les autres divinités naturelles sont Freyr, le dieu de la lumière solaire fortifiante et Freya, sa sœur, déesse de la terre. Cette dernière a encore un côté moral comme déesse de l'amour, du mariage et du foyer domestique. Elle s'appelle alors Frigg et devient l'épouse d'Odin. Comme la terre reprend tous les vivants dans son sein, elle est aussi la déesse de la mort. Balder, fils d'Odin et de Frigg, est le plus beau, le meilleur, le plus sage des dieux. Il y a à son sujet tout un mythe qui rap-

pelle celui d'Osiris. Le père de Balder, Forseti, est le juge des vivants.

Il y a dans cette religion un mélange de conceptions spirituelles et de représentations sensibles avec prédominance des dernières. Les dieux sont conçus d'une manière anthropopatique et anthropomorphique. D'autre part ils sont saints ; ils règlent les destinées du monde et jugent. Ce n'est que chez Odin que les attributs moraux prédominent. Or comme il se trouve être le dieu suprême, on peut trouver là une aspiration vers un dieu correspondant à la conscience morale et à la notion de l'absolu, bien que la tendance au monothéisme fasse défaut chez les Germains.

Le mauvais principe Loki possède une puissance presque égale à celle d'Odin. Il a pour fils le loup Feuriz, l'image de la mort qui dévore tout, Hel, la terre comme déesse de la mort recevant tout dans son sein, et le serpent Midgard, la mer enlaçant la terre et touchant à l'empire des morts. Sous d'autres rapports ce Loki est présenté comme ami, frère, compagnon d'Odin ; il entretient les meilleurs rapports avec lui et avec les autres dieux. Cela tient à ce que primitivement il représentait une des faces d'Odin.

Le dieu suprême, produit lui-même du devenir, n'est pas le créateur mais simplement l'organisateur de la terre et du ciel. Le bon principe ne triomphe pas toujours. A la fin du monde tous les dieux bons sont tués, à l'exception de Balder qui règne sur un monde nouveau avec les descendants des dieux actuels.

Les idées sur la vie à venir sont très peu précises. Les âmes des guerriers morts sur les champs de bataille et celles des princes vont dans la Walhall où, sous la domination d'Odin, elles mènent une vie en tout semblable à l'existence précédente. Tous les autres vont dans le monde général des morts, Niflheim, monde triste, ténébreux et froid placé sous la terre. A cela s'ajoute la croyance que les morts habitent l'intérieur des montagnes, les sources et les étangs. Çà et là on trouve l'idée de rétribution.

Comme celle de tous les autres peuples la religion des Germains inspirait un certain fond de tristesse. La peur des dieux

demeure le sentiment dominant. Odin lui-même auquel on est redevable des bénédictions de la nature est conçu comme objet d'effroi, si bien qu'on lui fait des sacrifices humains.

4^o *La religion des Grecs et des Romains.* — La religion des Grecs, riche en dieux, est la résultante de plusieurs circonstances : l'exubérance de la vie naturelle, la position particulière du pays sur les limites de l'Orient et de l'Occident, le mélange de plusieurs tribus fort diverses, les rapports avec des peuples étrangers, tout cela a concouru à produire cette croyance populaire qui se trouve chez Homère et chez Hésiode. Les mythes des Pélagés, naturistes comme ceux de toutes les peuplades de souche aryenne, forment la base générale. A côté de Jupiter qui répand des bénédictions, nous avons sa femme Géo, le soleil, la déesse du feu Hestia, Aidoneus et son épouse Perséphone, maîtres du monde inférieur.

Uranos, Cronos et les Titans, dieux antérieurs à ceux de l'Olympe et vaincus par Jupiter n'étaient pas objets de culte. Celui de Jupiter est le plus ancien. Ce n'est que lorsque la mythologie est déjà formée pour l'essentiel qu'on voit naître la théogonie, comme moyen de rendre compte de l'origine des dieux. Les grandes révolutions de la nature furent considérées comme des combats de dieux. Jupiter en serait sorti vainqueur et avec lui l'ordre admirable du Cosmos.

A côté de Jupiter on adorait des dieux naturels ayant une manifestation dans la nature, et exerçant de l'influence sur le cours des choses. Ainsi Géo, la mère de tous les vivants, distribue toutes les bénédictions, mais elle devient aussi déesse de la mort parce qu'elle reçoit dans son sein tous les trépassés. Puis vient Hélios, éclairant la terre de ses rayons, voyant tout, il est témoin de toutes les actions humaines. A lui se rattachent ses deux sœurs, Eos et Sélène. Des étoiles éclatantes et des groupes d'étoiles, les nuages, les vents, la mer, les fleuves, les sources passaient pour des divinités.

Il y a en tout ceci tendance à s'élever au-dessus du culte de la nature, mais on n'aboutit pas ; il n'y a pas vraie personnification : ces personnalités ne sont pas seulement attachées à certains objets naturels, elles se confondent souvent avec eux. Ce fut la

conception des dieux de l'Olympe, personnalités libres dirigeant le cours des affaires humaines, qui donna au sentiment religieux des Grecs cette satisfaction qu'il ne pouvait trouver dans les divinités inférieures. Ce n'est pas à dire que le côté naturaliste ait complètement disparu, mais l'élément moral prédomine chez ces personnalités. Jupiter, Héra, Pallas, Athéné, Apollon ont tous une partie morale qui est la principale.

En faisant des dieux des personnes morales on accomplit un progrès incontestable, mais d'un autre côté l'idée des dieux se trouve amoindrie. On leur prête ses propres faiblesses sans arriver à une conception qui réponde à l'idée qu'on se fait des dieux. Ils ont un corps comme les hommes, seulement les artistes s'efforcent de les présenter comme beaucoup plus beaux; ce qui aboutit à confondre l'image et la divinité. Ayant un corps, ils ont besoin de nourriture et ne peuvent échapper aux lois de l'espace. Ils habitent le ciel et leur action sur la terre se manifeste par des mouvements, des perceptions sensibles, seulement leurs sens sont beaucoup plus puissants et leurs mouvements plus prompts. Mais les dieux ne savent pas tout et ne sont pas tout-puissants. Ils tiennent conseil et se trompent les uns les autres. Les Grecs ne réussissent pas à s'élever au-dessus de cette contradiction qui, d'une part, leur fait accorder aux dieux la toute-science et de l'autre les pousse à la leur refuser. Il en est de même pour la puissance divine, qui ne saurait être illimitée, vu la pluralité des dieux. Les dieux règnent bien sur la nature, mais ils ne l'ont pas créée. Aussi, quoiqu'ils soient appelés bienheureux, ils n'échappent ni au besoin, ni à l'inquiétude. Les querelles incessantes qui les agitent doivent être déjà une cause de chagrin et d'ennui. S'ils n'échappent pas aux lois de l'espace, ils subissent également celles du temps; l'éternité ne faisait pas partie intégrante de la notion des dieux; leur immortalité n'est pas de l'éternité. Ceux de l'Olympe ont eu des prédécesseurs; il est parlé de la mort de dieux. Pour ne pas mourir, pour conserver ce corps divin supérieur à celui des hommes, il faut recourir au nectar et à l'ambrosie. Encore ici l'idée n'arrive pas à trouver son expression adéquate.

Le même contraste éclate quand il s'agit des attributs mo-

raux. La justice rétributive ne peut toutefois être soumise à cette contradiction. Déjà chez Homère la principale fonction des dieux consiste à punir l'injustice. Si elle ne se manifestait par le châtement atteignant le coupable, on se croirait autorisé à douter de l'existence des dieux. Plutôt que de ne pas s'exercer, cette justice distributive frappera l'innocent avec le coupable. Les faits sont néanmoins contraires à cette croyance. Alors on a recours à l'idée d'une expiation, soit dans cette vie par substitution, soit dans une autre.

Le côté de cette justice distributive qui veut que les bons aient ce qu'il leur revient n'est pas accusé avec la même rigueur. Le fait que les Grecs, malgré leur disposition fort caractéristique à la gaité et à la joie, n'ont pu s'élever à l'idée de récompense stricte, comme ils s'étaient élevés à celle de vengeance, montre combien, en dehors de la révélation, l'homme est hors d'état de trouver ce que la conscience religieuse réclame. Ils sont plus certains du châtement que de la récompense.

La justice rétributive des dieux manifeste leur sainteté. Tout en ayant cette dernière idée, les Grecs attribuent à leurs dieux des choses qui la renversent. La divinité ne punit pas les actions mauvaises uniquement dans l'intérêt de l'ordre extérieur, mais son énergie la plus intime s'accuse contre l'action mauvaise. L'orgueil, l'arrogance qui porte l'homme à franchir les limites qui lui ont été imposées provoque la Némésis divine. Mais à cela s'ajoute un autre côté de la Némésis divine qui renverse la sainteté. Ce n'est pas l'arrogance humaine seulement, mais toute grandeur extraordinaire, tout bonheur dépassant les limites, qui provoque la Némésis, la colère céleste. Cette jalousie est d'autant plus vive quand un dieu particulier se trouve atteint. Cette haine ne poursuit pas uniquement le coupable, mais les membres infortunés de sa race. L'immoralité divine est ici manifeste. Ajoutons que les dieux tendent des pièges aux hommes vertueux pour les faire tomber dans le mal.

N'étant pas saints les dieux grecs ne sauraient aimer. Il est vrai que tout ce qui est bon provient d'eux. Mais d'abord il n'y a que quelques dieux qui fassent du bien aux hommes, d'autres

leur font du mal ; l'amour n'est pas un attribut général des dieux. En second lieu, ce n'est point par amour, mais bien parce que leur nature les y porte qu'ils font le bien. Et, malgré cela, chose contradictoire, ils ne font pas du bien à tous, mais arbitrairement à quelques-uns. Les dieux se laissent aussi réconcilier par des moyens arbitraires.

Comme leur pouvoir est limité, ils ne sauraient avoir créé le monde. Celui-ci se serait développé de lui-même du chaos primitif. Les dieux peuvent avoir d'autant moins créé que les plus anciens d'entre eux sont le fruit du développement cosmique. Par contre, ils sont bien les conservateurs du monde. Ils sont la source de l'ordre public, des lois ; ils dirigent l'histoire des peuples. Les individus dépendent également d'eux à tous égards. Mais les Grecs n'ont pas l'idée d'une direction providentielle des dieux, d'un plan divin devant trouver sa réalisation dans l'histoire des hommes et des peuples. Par suite de déterminations contradictoires qu'ils prêtent aux dieux, il ne saurait y avoir un plan vraiment un de l'histoire.

Au-dessus des dieux limités plane le destin illimité, *Μοῖρα*. C'est là une aspiration très ancienne vers un absolu divin. Chez Homère le destin est supérieur aux dieux ; Jupiter lui-même a besoin d'en rechercher la volonté qui lui est inconnue. Lorsque les dieux sont en accord avec le *Fatum*, ils ne font qu'en exécuter les décrets ; en cas de désaccord ils ne peuvent faire prévaloir leur volonté. Ce sont justement les points décisifs de l'épopée qui échappent entièrement à l'intervention divine. Jupiter lui-même se lamente de n'avoir pu prévenir la mort de son cher fils Sarpédon. Ce n'est que tard, sous l'action de la tendance au monothéisme s'accusant toujours mieux avec Pindare, Eschyle et Sophocle, qu'on voit le destin et la volonté de Jupiter ramenés à l'unité.

Cette foi au destin paraît être déjà une conséquence de l'aspiration au monothéisme, d'après Naegelsbach, dont Pfeiffer combat l'opinion. Comme par monothéisme on ne peut entendre que la croyance en un absolu, ou en une divinité une et que le destin se montre comme une puissance absolue dominant tout, il est manifeste que la croyance au destin est

du monothéisme. L'essentiel c'est de croire à un absolu un, bien qu'on doive aboutir à le concevoir comme personnel. Les dieux de l'Olympe sont personnels, mais non absolus; le destin est absolu, mais non personnel. Le monothéisme grec se développa dans une autre direction. Les grands événements de l'histoire furent rapportés par les poètes à la divinité que les trois grands poètes identifièrent avec Jupiter, le destin à son tour devint l'ordre moral identique à la volonté de Jupiter. Tout cela n'exclut pas beaucoup de notions polythéistes qui persistent. La conscience religieuse des Grecs aspire donc vers un absolu personnel qu'elle ne réussit pas à atteindre.

La religion pénétrait la vie privée et publique des Grecs. Il doit en être ainsi quand la divinité est la nature personnifiée et que celle-ci n'est qu'une manifestation de la divinité. La prière, manifestation la plus immédiate de la conscience religieuse, jouait un grand rôle, surtout comme demande, manifestation des besoins, de la dépendance et de la confiance en Dieu. On ne demandait guère que des biens temporels; ce n'est que plus tard qu'on pria pour obtenir la vertu, la sagesse, le pardon des fautes. Et encore ce point de vue est-il toujours demeuré étranger au peuple. L'exaucement dépend d'une foule de conditions et demeure incertain, même quand elles sont remplies, car tout dépend des fantaisies des dieux qu'il faut se rendre favorables.

Le sacrifice, centre du culte, jouait un rôle plus grand encore. Rien d'important dans la vie publique ou privée n'avait lieu sans qu'on y eût recours en offrant les objets les plus divers. Il avait la signification tantôt d'un hommage, tantôt d'une expiation. Même dans les temps historiques il y avait des sacrifices humains périodiques, à Athènes et ailleurs, surtout dans les temps de calamité, comme moyen d'expiation. Les pestes, les défaites étaient censées envoyées par un Dieu irrité qu'il s'agissait d'apaiser. Plus tard on eut recours à de simples châtiments corporels, ou bien les animaux furent substitués aux hommes.

Plein de crainte et d'incertitude au sujet de l'avenir qu'il brûlait de connaître, le Grec faisait un grand usage de la man-

tique. Dans cette religion naturiste, les phénomènes les plus divers devaient servir à manifester la volonté des dieux et l'avenir. Le doute se fit toutefois jour de bonne heure, déjà du temps d'Homère. Ceux qui firent de la divination un métier achevèrent de la discréditer. La foi aux oracles se maintint plus longtemps dans toute sa force. Ce qui leur conserva leur haute valeur, c'est que les plus importants étaient au service de la politique. Ils décidaient de la guerre et de la victoire par l'enthousiasme guerrier qu'ils servaient à enflammer. Ce fut aussi là ce qui les perdit, lorsque la Grèce n'eut plus de vie politique indépendante. Le désir de connaître l'avenir ne fut donc pas plus satisfait que les autres.

Les dieux n'ayant pas fait connaître leur volonté par des commandements précis, les Grecs, pour tout ce qui concernait leur conduite morale, étaient obligés de recourir aux prescriptions de la conscience. La crainte était par conséquent leur principal mobile, car ils ne pouvaient aimer des dieux qui ne les aimaient pas ; il ne restait qu'à craindre des divinités qui se manifestaient exclusivement comme justes. Comme le grand péché c'est l'arrogance, ὑβρις, la vertu principale consistera à savoir se tenir dans de justes bornes, σωφροσύνη. En face des dieux, cette vertu consiste à reconnaître la vanité, la fragilité de la vie ; à l'égard des hommes, elle consiste dans la justice, qui apprend à se tenir dans les justes limites imposées par les droits des autres. C'est plus que le simple droit juridique ; on fait appel à la conscience et à la crainte des dieux, il y a là quelque chose rappelant l'amour du prochain. Il est ensuite toute une classe de vertus rentrant dans la philanthropie.

Le mariage n'était pas une institution religieuse, bien que la consécration de la religion ne fit pas défaut ; ce n'était pas non plus l'union morale de deux personnes de sexe différent, en vue de la satisfaction morale des besoins naturels ; c'était une institution purement légale et politique ayant pour but unique de donner des citoyens à l'état. L'amour entre les conjoints ne jouait aucun rôle ; les considérations sociales décidaient de tout ; les enfants, en vue desquels le mariage avait été conclu, formaient l'unique lien entre le père et la mère. La fidélité conju-

gale était la principale vertu de la femme, parce qu'il s'agissait avant tout de continuer la race. Le mari pouvait se livrer au concubinat et rompre aisément son mariage. La monogamie et le fait que le mari avait pour mission de faire l'éducation de sa femme, offrent deux heureux correctifs. La piété des enfants envers leurs parents est aussi un des heureux côtés de cette vie de famille que l'esclavage affectait profondément.

Tout ce que l'individu fait pour l'état, c'est par reconnaissance qu'il le fait. Il lui doit les bienfaits sociaux, ceux de la famille, l'éducation et la religion. La justice exige donc qu'on aime l'état. L'individu doit ici abdiquer à tous égards : mais les étrangers ne sont considérés que comme des barbares.

La tempérance, *σωφροσύνη*, n'implique nullement la modération de ses propres penchants sensibles. L'adultère seul était interdit, mais les relations de l'homme marié avec les hétéres allaient sans dire. On sait aussi le peu de délicatesse des Grecs à l'égard de la pédérastie.

Rien ne montre mieux ce que la vie morale des Grecs laissait à désirer que la circonstance qu'ils n'avaient pas de mots pour désigner le péché. L'essence du mal moral est conçue *négativement* : c'est de la folie, *μᾶταιον*, quelque chose sans conséquence, dont le siège est plutôt dans l'intelligence que dans la volonté. Quand il est considéré positivement, le péché consiste à franchir les limites imposées à l'homme, l'arrogance, *ὑβρις*. L'idée de l'égoïsme, celle de l'éloignement de Dieu ne jouent aucun rôle. Enfin, pour ce qui est de la culpabilité, elle est mise sur le compte des dieux : chez Homère, ils trompent les hommes et les conduisent au mal. Plus tard il y eut réaction de la conscience morale. On vit le résultat d'un châtement dans le fait que les dieux aveuglaient certains hommes. Les Erinnées, les déesses vengeresses, devinrent la personnification des angoisses de la conscience qui ne se laisse apaiser par rien. Ces deux sentiments, conscience de la faute et du châtement divin, conduisent au besoin d'expiation. Comme la faute est une révolte, l'expiation se traduit par l'humiliation, par le sacrifice qui possède une valeur expiatoire, même lorsqu'il n'a

pas lieu par substitution. A l'expiation s'ajoutait la purification qui avait lieu avec de l'eau ou avec du sang. Tout cela ne suffit pas pour donner à la foi populaire le sentiment du pardon, qui n'est pas général, mais dépend toujours de la fantaisie des dieux. Ensuite il y a des crimes qui ne sauraient être expiés et que la vengeance divine poursuit de génération en génération. Les Grecs ont beau considérer le péché d'une façon assez superficielle, le besoin de pardon se fait jour et ne réussit pas à trouver sa satisfaction.

Malgré l'éclat et la joie des fêtes, la disposition religieuse fondamentale n'était pas gaie. Pour être sûr de la protection divine, il fallait avoir le sentiment de sa propre justice, qui était encore troublé par le fait que la volonté des dieux jouait un grand rôle. Au lieu de la confiance, nous avons l'abandon aux dispensations divines. Cet abandon à divers égards est de la résignation ; en effet, on ne subordonne pas sa propre volonté entachée d'erreur à la haute sagesse du plan divin, mais on subit ce qu'on ne peut éviter, les lois d'un destin inexorable.

Aussi la religion était-elle impuissante à donner aucun appui dans les souffrances de la vie. Il est faux que la gaité soit le ton dominant de l'esprit grec. Bien des écrivains ont signalé le néant et la misère de la vie. Ces accents se rencontrent déjà chez Homère, qui appelle souvent les mortels des misérables. Ces lamentations allèrent toujours en augmentant et les moyens de consolation furent trouvés insuffisants. L'absence de besoins était présentée comme le grand remède contre le malheur et la douleur, mais tout le monde ne possédait pas cette faculté de s'abstenir ; le fait de s'abstenir de toute arrogance envers les dieux ne suffisait pas pour prévenir le malheur, qui pouvait être provoqué également par la jalousie et la haine des dieux ; enfin il y avait toujours les dieux mauvais, dont on éprouvait journellement l'action. Tout au plus ces remèdes divers pouvaient-ils émousser le sentiment du malheur. Toute consolation positive faisait entièrement défaut ; il manquait en effet toujours cette tenue qui laisse à la vie la dignité même au sein des souffrances. Les hommes les plus

heureux de l'antiquité s'avouent malheureux et déclarent qu'il aurait mieux valu ne pas naître.

La mort est le plus sûr remède aux maux de la vie, aussi en hâte-t-on parfois la venue au moyen du suicide. La mort, du reste, n'apporte pas de bien positif. Tout en voyant en elle la fin des souffrances, le Grec la redoute. La vie qu'on attend après la mort est profondément triste : en perdant son corps l'homme est privé de son moi, de sa personnalité pour mener dans les enfers la triste vie d'une ombre. Quelques héros seulement parviennent à la félicité des dieux, et, d'après les auteurs tragiques, il n'y a de sentence portée après la mort que sur les criminels.

La religion des Grecs est donc défectueuse sur deux points fondamentaux : elle ne connaît pas d'expiation pour le péché, elle n'a aucune perspective consolante à offrir après la mort. Il y eut des cultes étrangers qu'on introduisit en Grèce pour chercher à combler ces lacunes. Ce qui gagna surtout beaucoup de gens aux mystères, ce fut l'action que ces représentations nocturnes et secrètes produisaient sur l'imagination de ceux qui demandaient l'initiation. L'on était également attiré par le besoin d'expiation qu'ils ne pouvaient satisfaire, parce que, privés de tout contenu moral, ils (ceux d'Orphée) se bornaient à n'être que de pures cérémonies extérieures. Les mystères d'Eleusis faisaient briller des espérances de bonheur. Mais le but ne pouvait être atteint parce que le bonheur ne dépendait pas de la conduite morale. La faveur dont jouirent les mystères montre combien l'esprit grec était disposé à chercher partout le repos, la consolation, pour asseoir l'espérance à une vie future. Le peu de cas que les philosophes font de ces mystères montre assez qu'il n'y avait rien à en attendre. Tandis que Platon les blâme positivement, les apologistes chrétiens en signalent l'influence démoralisante.

En dehors de la philosophie, on ne trouve que chez les Pythagoriciens une doctrine de l'immortalité ayant une portée morale. L'âme individuelle est une partie de l'âme du monde répandue dans l'univers entier ; avant de prendre un corps, elle menait une vie pure, divine. C'est par suite d'une faute qu'elle est entrée

dans l'existence actuelle. La mission de la vie humaine est de rétablir l'harmonie, afin qu'après la mort l'âme puisse être reçue dans la sphère supra-sensible, dans le monde de l'harmonie. Les méchants seront soumis dans le Tartare à des souffrances plus grandes que celles de cette vie, à moins qu'ils n'aient à parcourir les diverses phases de purification que présente la métempsycose.

La pureté consiste ici dans la séparation d'avec le corps, et dans des observances rituelles. Ils tombent dans toute l'extériorité et les petitessees du légalisme. Et c'est là cependant ce que l'esprit religieux de la Grèce a pu nous dire de mieux sur les plus importants problèmes de la vie humaine !

Aucune de ces tendances diverses, auxquelles le Grec va demander la satisfaction que la religion populaire ne peut lui procurer, ne se met en opposition avec le polythéisme : elles aspirent toutes à le compléter. Les philosophes, eux, s'apercevant de ce que cette tentative avait de vain, s'engagèrent dans une opposition qui devait avoir pour résultat le renversement de la religion nationale. Le chef de l'école éléate, Xénophane, ouvrit la marche, en s'élevant contre l'anthropomorphisme, la pluralité et l'immoralité divines. Malgré des apparences monothéistes ce philosophe n'en demeure pas moins panthéiste. Dieu et le monde sont confondus : ils sont éternels l'un et l'autre.

Bientôt après Héraclite s'élève contre les sacrifices d'animaux et l'adoration des statues ; Anaxagore proteste contre le culte des objets naturels, le soleil, dans lesquels on voyait des dieux. La guerre du Péloponèse ébranla fortement la religion et la moralité. Les sophistes donnèrent une forme scientifique à toute la tendance de l'époque. La maxime de Protagoras, proclamant l'individu mesure de toutes choses, devait conduire à la négation de tout ce qui concerne Dieu et la morale. Prodicus déclare que les hommes ont divinisé tout ce qui leur était de quelque utilité. D'après Critias, la religion aurait été inventée par d'habiles législateurs.

Les poètes tragiques travaillent de leur côté à renverser la foi. Euripide nie les dieux et l'immortalité de l'âme. Tout en

voulant protester et défendre les bonnes vieilles traditions, Aristophane fait rire aux dépens des dieux. En opposition au subjectivisme des sophistes, Socrate place la source de la philosophie dans l'élément rationnel commun à tous les hommes. Mais cette raison ne saurait pénétrer l'essence de la divinité. Il croit à la religion populaire, mais il la dépasse en disant que la disposition pieuse est le meilleur des cultes. Au-dessus de tous les dieux, il admet un être divin qui les domine. Toutefois il n'a pas ramené ces deux conceptions à l'unité ; il parle tour à tour des dieux et de Dieu. Les divers dieux ne seraient que les instruments de la divinité unique.

La philosophie postérieure à Socrate s'efforça également de concilier le polythéisme et le monothéisme. Partant des besoins pratiques comme Socrate, Platon va demander à la philosophie ce que la religion est hors d'état de donner. Son système, qui devait embrasser l'homme tout entier, respirait un souffle religieux et monothéiste. A la tête des idées supra-sensibles il trouve celle du bien qui se confond avec la divinité. C'est aussi du point de vue de l'idée du bien qu'il détermine la notion de l'âme humaine, la mission de l'homme, qui consiste à se rendre semblable à Dieu. L'âme, éternelle et divine, doit arriver à dominer les autres parties constitutives de l'homme et réaliser l'idée du bien. L'essence divine de l'âme étant de connaître, la vertu devient une science. L'homme ne veut jamais le mal pour lui-même ; il ne le fait que par ignorance ou par manque de jugement. La partie divine de l'âme a préexisté, avant d'entrer dans l'existence actuelle par suite d'une chute, qui a déterminé la position morale d'un chacun sur la terre. La vie à venir sera déterminée à son tour par la carrière actuelle. L'âme étant de son essence le principe de vie, il serait contradictoire qu'elle pût être mortelle. Par suite de sa parenté avec les idées, comme elles, il faut qu'elle soit simple, indestructible, éternelle. Rien de plus agréable pour le sage que la mort, puisqu'elle vient débarrasser l'âme d'une prison, qui n'est autre que le corps. Pour pouvoir être introduit dans la communion avec la divinité, l'homme doit vaincre ses penchants, s'occuper des idées, c'est-à-dire de la vraie philosophie. Les philosophes

seuls arrivent au bonheur après une triple métempsycose ; les autres doivent expier leurs péchés en passant par plusieurs transformations en rapport avec leur état moral.

Malgré cette tendance monothéiste incontestable, Platon a insisté plus qu'aucun autre philosophe sur l'importance de la religion populaire. Ce fait montre qu'on ne saurait établir de rapprochement entre le christianisme et le platonisme. Il n'est précurseur du christianisme qu'en ce qu'il représente le point de vue le plus élevé auquel la Grèce est arrivée. Il ne s'est pourtant pas élevé jusqu'à l'idée d'une personnalité divine vivante. Dieu n'a pas créé le monde, il a eu la matière en face de lui ; son activité a été limitée par la nécessité. L'essence du péché est méconnue : il n'est qu'un manque d'intelligence. Le péché qui a fait tomber les âmes dans des corps provient également d'un manque de force spirituelle. Le système est sans but arrêté ; il se meut dans un cercle : les âmes élevées dans la région des idées peuvent chuter encore et recommencer l'épreuve à nouveau. Le platonisme fortifie toutefois le besoin de rédemption ; il fait sentir tout ce qu'il y a de défectueux et d'intenable dans le paganisme : il a travaillé pour le christianisme et en accusant les besoins religieux, et en portant les regards sur le suprasensible et l'infini.

Aristote a rompu plus carrément avec la religion populaire. Il accuse plus fortement encore que Platon la notion de l'unité de Dieu. Dieu est personnel. En qualité d'intelligence absolue il est la pensée de la pensée, l'unité personnelle de la pensée et de ce qui est pensé : le sujet-objet absolu. Il n'est toutefois que le premier moteur et non le créateur du monde. Et encore ne comprend-on pas comment il peut sortir de lui-même et être le premier moteur. Aussi ce philosophe ne peut-il admettre aucune providence : Dieu se tient loin des hommes et ne se mêle pas de leurs affaires. Aristote maintient la divinité des étoiles qui sont pour lui des êtres intelligents, tandis qu'il ne voit dans les dieux de l'Olympe que des personnages fabuleux. Il n'admet ni la préexistence de l'âme, ni ses pérégrinations et renonce à l'immortalité personnelle, sans toutefois la contester expressément. Il n'a pas non plus une notion exacte

de la mission morale de la vie humaine. Il n'admet pas la liberté; entre le bien et le mal il n'y a qu'une différence du plus au moins; le mal est le même que le bien non en réalité, mais en puissance. Le bonheur est le but de l'activité morale et la suprême félicité n'est autre que la pensée se contemplant elle-même.

Malgré leurs lacunes, ces deux philosophes fournirent un certain appui à quelques esprits réfléchis en les élevant dans tout un monde de pensées. Mais après Aristote il y eut, sous l'influence des conquêtes d'Alexandre, une tentative de restaurer le paganisme en faisant une religion universelle aux dépens des cultes locaux qui disparaissaient avec les nationalités. Mais les préoccupations religieuses faisaient vraiment défaut. Comment en douter en voyant fleurir le culte de Dionysus répondant aux préoccupations sensualistes de l'époque et se propager la manie des apothéoses, ce qui fit croire à Evémère que les dieux de l'Olympe à leur tour n'étaient que des hommes divinisés? La philosophie de l'époque, ne se contentant pas de s'élever contre les dieux populaires, devient toujours plus irréligieuse. Les stoïciens, qui prétendent remédier au mal et raffermir la foi populaire, sont des panthéistes matérialistes. Ils nient la liberté et proclament la nécessité du mal, ombre inévitable du bien. La vertu qui consiste à vivre conformément à la nature et à se confondre avec la vertu, est le tout de l'homme. Le fait que le stoïcisme a été ce qu'il y a eu de mieux en Grèce jusqu'à l'avènement du christianisme prouve assez clairement que la nature humaine ne saurait tirer d'elle-même ce dont elle a besoin. Les philosophes prétendent être pratiques et quoi de plus abstrait que leur doctrine de cet être un duquel tout procède! Est-il rien qui laisse le cœur plus froid? La morale stoïcienne, avec son orgueilleuse prétention de se suffire à elle-même, est précisément le contraire de la morale. La liberté niée, le mal proclamé nécessaire à l'harmonie du tout, il ne saurait plus être question de morale. Le stoïcisme se met en contradiction avec lui-même en faisant l'éloge de la vertu du sage. Le principe qui ordonne de vivre conformément à la nature serait excel-

lent, si l'on distinguait entre la nature primitive de l'homme et celle qui est résultée du désordre qui s'est introduit dans son sein. C'est le christianisme qui a seul établi cette distinction. Le stoïcien qui réaliserait son idéal de vertu ne vivrait pas conformément, mais contrairement à la nature. Mais le stoïcien accorde que cet idéal n'a jamais été réalisé ; aussi, pour arriver à l'impassibilité, est-il condamné à suivre sa nature *subjective*. Il n'existe pas à ses yeux de loi objective, indépendante de lui. La vertu consiste à faire les choses auxquelles il est porté par sa nature. Aussi si la satisfaction d'une passion peut lui procurer le repos philosophique, ne s'en abstiendrait-il pas. En effet, tout ce qui est naturel n'est-il pas divin ? Lorsque la vie ne lui fournit plus ce qui peut contribuer à son bonheur et à son impassibilité, il lui reste la ressource du suicide.

L'épicurisme est plus désolant encore. Pour arriver au repos de l'âme il faut renoncer à la crainte provenant de la foi aux dieux. A cela doit venir s'ajouter le plaisir, bien positif. Tout, sans en excepter la vertu, doit concourir à atteindre ce degré suprême de bien-être corporel et spirituel qui procure la sérénité de l'âme.

Après avoir produit ces deux derniers systèmes, l'esprit grec épuisé tomba dans le scepticisme. Recherchant aussi le repos, la sérénité, les sceptiques croient la trouver en renonçant à toute vérité. L'antique religion est donc tombée en discrédit ; la philosophie n'est pas de force à tenir sa place ; les forces naturelles de l'humanité sont épuisées ; sans le savoir cette époque aspire après quelque chose de nouveau qui fera bientôt son apparition.

Les Romains étaient profondément religieux, le sentiment de la dépendance se manifestait à tout propos, mais leur religion était sobre, prosaïque, ainsi qu'il convient à un peuple éminemment pratique. La tendance monothéiste est fortement accusée. *Le Jupiter optimus maximus*, qui domine tout, peut avoir été aux jours antéhistoriques le Dieu unique ; les divinités venues plus tard n'auraient été que des personifications de ses attributs et de ses forces. Tout fut per-

sonnifié et déifié, depuis les relations sociales et les événements de la vie, paix, espérance, faim, peste, jusqu'aux occupations diverses de chaque heure du jour. A mesure que la vie se complique les dieux se multiplient. Quand au bétail comme moyen d'échange vient s'ajouter le cuivre, le dieu Aesculanus vient s'ajouter à l'antique déesse Pecunia, tandis que Argentarius fait son apparition avec l'usage de l'argent. A cela vinrent s'ajouter des divinités étrangères des peuples vaincus, si bien que la plupart des Romains ne savaient pas les noms de tous leurs dieux.

L'élément de l'intériorité fut remplacé par le culte cérémonial qui se développa plus que chez aucun autre peuple. L'essentiel c'était de se rendre les dieux favorables, en observant strictement certaines formes qui les contraignaient. Ainsi dans les prières on ne demandait jamais des bénédictions morales ; et on observait le rituel avec les plus minutieux scrupules, de peur de compromettre l'effet.

Les sacrifices fort nombreux étaient également privés de tout élément moral. Même quand ils avaient un caractère expiatoire, ce qui était souvent le cas, ils ne réclamaient aucune disposition morale, mais les observances les plus minutieuses.

Les dieux des Romains n'étaient pas conçus d'une manière suffisamment individuelle pour pouvoir intervenir personnellement dans tous les événements de la vie. En revanche ils étaient dans une union si étroite avec toutes les parties de la nature qu'il n'était rien, depuis les éclipses de soleil ou de lune, jusqu'au vol des oiseaux et aux entrailles des victimes qui ne pût servir à révéler leur volonté. Seulement tout un art était indispensable pour interpréter cette volonté. Quand les signes fournis par les entrailles des victimes étaient défavorables, sans renoncer à son entreprise, on accumulait des sacrifices nouveaux jusqu'à ce que les auspices fussent favorables. Les Romains furent toujours extrêmement sensibles sur ce point : ces superstitions se maintinrent alors que la religion était déjà en décadence.

Les Romains croyaient à une existence future sans avoir

donné un grand développement à cette croyance. Par contre ils observaient avec le plus grand soin les fêtes des morts. Les parents trépassés étaient considérés comme des dieux auxquels les gens riches offraient des sacrifices humains dans les combats de gladiateurs.

Le besoin se fit sentir à la longue de s'élever au-dessus de cette religion si peu vivante et si défectueuse. Les rapports étroits de ce culte avec l'état en étaient le plus ferme appui.

La foi aux dieux se trouva fortifiée par les grands succès de la puissance romaine. N'était-ce pas en effet la preuve la plus manifeste que cette religion était la plus agréable aux dieux ? Une défaite était la preuve qu'on s'était rendu coupable de quelque faute envers les dieux, et lorsqu'à la suite de sacrifices expiatoires on remportait des victoires nouvelles on se trouvait confirmé dans cette manière de voir. On ne pouvait pas raisonner de même du temps de la guerre civile, qui fut une décadence politique et le premier échec pour la religion.

L'introduction des idées grecques, déjà avant la république, eut également un effet dissolvant. C'est par cette voie que pénétra le culte des statues ; au commencement, les Romains avaient tout au plus pour unique symbole une pierre de Jupiter. Après la seconde guerre punique cette influence fut encore plus forte. La soumission des villes grecques de l'Italie, la conquête de la Grèce eurent pour effet de répandre la culture de ces pays dans tout le monde romain. Les Romains firent souvent élever leurs enfants par des esclaves grecs. Les patriotes, le sénat protestèrent contre l'invasion du culte grec qui rencontrait le meilleur accueil. On en vint à fondre les dieux des deux peuples tout en conservant le rituel, le culte qui était l'essentiel. A mesure que les relations avec les étrangers devinrent plus suivies, on admit leurs dieux sans se donner la peine de se les approprier en les transformant. Le souvenir de maintes prières non exaucées, l'attrait du mystérieux portèrent bien des Romains à adorer les dieux étrangers, tandis que l'état s'en tenait fidèlement à ceux de la patrie.

L'invasion de la philosophie grecque fut le troisième et le plus efficace des moyens de dissolution. Porcius Caton pré-

voyant ce qui allait arriver la fit bannir de Rome dès son apparition. Mais ce fut en vain ; la philosophie pénétra à Rome sous les deux formes qui convenaient le mieux à l'esprit national : l'épicurisme pour les sensualistes, le stoïcisme à l'usage de ceux qui avaient sauvegardé leur sérieux moral. Lucrèce substitue à la religion une conception naturaliste et mécanique de l'univers. En présentant l'homme comme la partie la plus parfaite de la nature, supérieur aux dieux mêmes, en insistant sur la dignité morale du sage, le stoïcisme flatte l'orgueil des hommes sérieux parmi les Romains. Et puis cette philosophie n'avait-elle pas fourni des esprits sereins, des caractères bien trempés au milieu de la corruption générale ?

Le stoïcisme prit en face de la religion populaire une attitude moins polémique que l'épicurisme. Sénèque, voyant les conséquences de la religion populaire, l'attaque sans miséricorde. Bien qu'il se rattache d'une manière générale au panthéisme stoïque, en remontant jusqu'au sentiment religieux naturel, il aspire à une idée supérieure de Dieu. Ayant besoin d'un dieu vivant il lui donne des attributs qui impliquent la personnalité. Il arrive à la notion d'une providence qui règle tout en vue des meilleures fins et qui se fait l'éducatrice des hommes. L'homme est à l'égard des dieux dans une relation de dépendance qui se traduit pratiquement par l'adoration et l'imitation des dieux.

Ce n'est pourtant pas là l'*humble* sentiment de dépendance des chrétiens. Tandis que ceux-ci s'abaissent et s'humilient dans le sentiment de leur petitesse et de leur péché, Sénèque, en vrai stoïcien, se pose fièrement en participant de l'essence divine, en compagnon de Dieu. Le sentiment de la réconciliation fait aussi entièrement défaut. Enfin, infidèle à son point de vue monothéiste, il se replace souvent à celui du naturisme panthéiste. Néanmoins Sénèque peut être considéré comme précurseur du christianisme, en ce que remontant à la conscience générale naturelle il a montré une fois encore que quand elle est sérieusement consultée elle se prononce dans le sens du christianisme. Un autre point de contact avec le christianisme c'est le profond sentiment qu'il a du péché et de la culpabilité de l'homme. Même quand l'idéal est relevé nous

restons tous en arrière : il y a lutte entre l'esprit et la chair. Tout cela est une préparation au christianisme, venant de la conscience et de l'expérience. Mais l'idée spécifiquement chrétienne de la rédemption manque entièrement à Sénèque. L'espérance d'une amélioration lui fait défaut : d'après la conception stoïque, le monde se meut éternellement dans un cercle et demeure toujours identique à lui-même.

La valeur morale d'une action doit, selon Sénèque, être appréciée d'après les dispositions : bien loin de faire le bien avec ostentation, « nous devons donner comme nous aimerions à recevoir. » Il faut imiter Dieu qui accorde aussi aux injustes les bienfaits de la pluie. Il convient d'aimer son ennemi, et en général les hommes pour eux-mêmes et non par égoïsme. S'élevant à un humanisme universel, il considère les hommes comme membres d'un même corps réunis par le lien de l'amour. Les esclaves ne sont pas placés en dehors de cette humanité. Le seul moyen de porter remède aux maux de l'homme c'est qu'il contemple un idéal moral servant de règle à sa vie et à ses dispositions. Il va jusqu'à dire que l'idée morale doit son origine à l'exposition historique d'un idéal moral. Il doit avoir existé un type de toutes les vertus qui aura été élevé au-dessus de toutes les chances de la vie. On est arrivé à l'idée des vertus diverses au moyen de l'abstraction, en partant de la contemplation des divers traits de la vie de ce modèle. Bien que la déduction de l'idée morale soit défectueuse, il est intéressant de voir le plus noble représentant du paganisme réclamer comme indispensable l'incarnation de l'idéal moral dans une personne. Ce sont là tout autant d'aspirations vers le christianisme.

Sénèque a également une doctrine de l'immortalité supérieure à celle de tous ses prédécesseurs. La vie actuelle est la préparation pour une naissance dans une vie future. La félicité à laquelle l'âme parviendra consistera à connaître tous les mystères. Il parle d'un jugement, d'un feu qui doit un jour dissoudre le monde. Il diffère du christianisme en ce qu'il conçoit la vie future comme incorporelle. Tandis que le chrétien attend la perfection de Dieu et la place en lui, et que Dieu doit être

finalement tout en tous, le stoïcien tire tout cela de son propre moi. Enfin, quand il s'agit de la vie à venir, les espérances de Sénèque sont traversées de doutes.

Bien que l'éclectique Cicéron n'ait jamais fait de la philosophie une étude bien sérieuse, ses écrits ont tellement contribué à préparer au christianisme que du temps de Dioclétien il fut ordonné d'en détruire quelques-uns. Son point de vue est éminemment pratique, la science n'est qu'un simple moyen. Il aborde pourtant les plus grands problèmes. Il admet l'existence d'un Dieu dont il se fait une représentation matérielle, tout en parlant souvent de plusieurs dieux qu'il faut adorer. Ce n'est que dans un intérêt conservateur qu'il paraît approuver la religion nationale.

Les vues de Cicéron sur l'immortalité sont supérieures. Il reproduit ici les arguments de Platon. Il ne présente pas toutefois des arguments moraux en faveur de l'immortalité, de sorte qu'il n'a pas la notion d'une rétribution. Comme chez Sénèque, le doute vient se mêler aux espérances. Finalement si la mort n'est pas accompagnée de bonheur elle ne saurait avoir de fâcheuses conséquences puisque la sensation aura pris fin.

Déjà vers l'an 200 avant Jésus-Christ, le poète Ennius porta une forte atteinte à la religion nationale, en faisant connaître aux Romains dans une composition poétique la théorie d'Évémère, en vertu de laquelle les dieux ne seraient que des hommes déifiés. Il propagea l'idée qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Jupiter, identique au feu solaire, source de toute vie. On accueillit avec empressement l'idée qu'il existe sans doute des dieux, mais qu'ils ne s'inquiètent pas des hommes. En 181 le sénat fit brûler des livres, censés dater du roi Numa, qui expliquaient philosophiquement la religion et le culte. En 161 il fut décrété que les philosophes et les rhéteurs ne seraient pas tolérés à Rome. Ce furent là les derniers et inutiles efforts pour arrêter l'invasion de l'esprit grec qui venait dissoudre la religion romaine.

Diodore, qui vivait sous César et sous Octave, explique l'origine des choses par des causes exclusivement physiques. Il n'y

a pas d'autres dieux que les étoiles ou des hommes déifiés. La providence a mis une fois pour toutes le cours des étoiles en rapport avec les événements de la vie humaine, de sorte que le sort d'un chacun se trouve réglé sans qu'elle ait à intervenir de nouveau. Environ trente ans plus tard, Strabon n'admet une religion que pour le peuple et les femmes qui ne sauraient s'élever jusqu'à la raison. Manilius, qui vivait sous Auguste, déclare que le monde est Dieu et fait dépendre des étoiles le sort et la vie des hommes. Quoique Virgile et Ovide se servent de la mythologie ce n'est que par accommodation ; ils sont indifférents aux questions religieuses. Horace est le représentant de la frivolité très répandue à cette époque. Pline et Tacite représentent ce qu'il restait d'esprits sérieux. Pline est panthéiste ; Tacite sans s'expliquer sur l'essence divine nie toute idée de rétribution et admet le fatalisme.

Le peuple moins incrédule était surtout favorable aux divinités étrangères, qui se recommandaient déjà par le fait qu'on ne savait que peu de chose sur leur compte, tandis qu'on n'avait plus de confiance dans les dieux nationaux. Les divinités de l'Egypte enveloppées de mystère jouissaient surtout de la faveur populaire. Mais qu'on tint ferme pour les anciens dieux ou pour ceux de l'étranger, il y avait au fond peu de religion, comme le montre le culte des empereurs déjà de leur vivant.

Comme l'irréligion n'allait pas jusqu'à une renonciation à tout surnaturel, on tombait dans la superstition. Il y avait une terreur générale des puissances mystérieuses que la moindre circonstance réveillait. Les hommes instruits paient comme les autres leur tribut à cette superstition. Pour Auguste c'était de mauvais augure si le matin on lui tendait le soulier gauche au lieu du soulier droit.

C'est surtout l'incertitude à l'endroit de la mort qui fait ressortir cette décadence religieuse. Les cœurs hésitants et partagés comme Cicéron étaient l'exception. On pensait généralement qu'en présence de la vanité des choses humaines, qui arrachait les plaintes les plus amères, le mieux était de jouir aussi bien que possible du moment présent. Révolté à

l'idée de ne plus exister, on ne pouvait toutefois croire à l'immortalité. D'après Juvénal, les jeunes garçons ne prenaient pas au sérieux tout ce qui concernait les mânes et les enfers. Ce désespoir en face de l'idée du néant se manifeste jusque dans les épitaphes.

La corruption morale accompagne la décadence religieuse. Le luxe, les péchés contre nature, la corruption de la vie de famille sont à l'ordre du jour. Caton répudie sa femme ; Cicéron fait de même pour en épouser une plus riche, qu'il renvoie à son tour pour n'avoir pas été assez triste à la mort de sa fille. L'adultère est fort commun et Auguste est obligé de légiférer contre le célibat. La pratique de l'avortement était si générale que Juvénal affirme qu'il y avait à peine des naissances dans les classes supérieures. La pédérastie s'était propagée en perdant le voile spiritualiste dont elle était revêtue en Grèce. Un juge se montrant incorruptible à l'argent, des sénateurs lui offrent leurs fils remarquables par leur beauté. Les femmes, n'étant plus retenues par la religion, étaient descendues pour le moins aussi bas que les hommes.

L'éducation était entre les mains des esclaves qui gagnaient la faveur des enfants en favorisant toutes leurs mauvaises dispositions. Il y avait à Rome des troupes d'esclaves ayant apporté chacun les vices de leur pays, et n'ayant d'autre mobile que la crainte servile pour les empêcher d'apporter leur contingent à la démoralisation générale. Maîtres et esclaves se corrompaient les uns les autres à l'envi. Les combats de gladiateurs, accompagnement indispensable de toute fête, manifestaient et entretenaient la cruauté. Pour ce qui est des tragédies, la simple représentation ne suffisait pas : les acteurs périssaient bien réellement sur le théâtre. Quand on était complètement blasé, le suicide devenait l'unique ressource.

Quelques hommes seulement, les stoïciens au premier rang, demandaient à la philosophie le repos de l'esprit et la force morale. Mais le secours qu'on en obtenait n'était pas de longue durée. Les meilleurs regardaient avec tristesse le déplorable état de la société ; ils méprisaient la vie sans avoir le pressentiment de quelque chose de supérieur. Au milieu du désespoir

général on vit toutefois poindre le besoin d'une puissance libératrice. Les hommes, dit Sénèque, ne peuvent se porter secours à eux-mêmes; il faut que quelqu'un leur tende la main pour les relever. Comme beaucoup d'autres, Cicéron désire ardemment voir la vertu parfaite réalisée dans une personnalité vivante. Les livres sybillins annonçaient la naissance d'un enfant qui inaugurerait un âge d'or. D'autres personnes, désespérant du paganisme, se tournaient vers le Dieu des juifs, objet du mépris général. La croyance se répandit assez généralement qu'il surgirait d'Orient un royaume qui inaugurerait une nouvelle ère du monde. On éprouvait donc le besoin d'être délivré de la misère générale. Toutes les sources de la force humaine étaient épuisées, mais la soif de lumière et de vie persistait inextinguible dans la nature humaine. Le secours était à la porte. Çà et là dans les diverses parties de l'empire se trouvaient déjà de petits groupes d'hommes méprisés qui se savaient en possession de ce salut, de cette sagesse et de cette paix après lesquels on soupirait.

II

LE MAHOMÉTISME

Cette religion est la seule qui se soit formée en opposition au christianisme et dans le but arrêté de le détruire. Aucune religion ne s'est propagée avec une telle rapidité et n'a exercé une influence si décisive sur la vie religieuse, morale et politique des peuples qui l'ont adoptée. Le prophète Mahomet se propose de faire de la foi d'Abraham la religion de sa nation. Tandis qu'il se sait en désaccord avec la foi païenne de son peuple, il voit dans le judaïsme et dans le christianisme des religions ayant les mêmes droits que la sienne. Mais quand les juifs et les chrétiens refusèrent de le reconnaître comme prophète, il vit dans leurs doctrines une falsification de la vraie révélation. A mesure que cette conviction s'affermait en lui, il se crut appelé à être le fondateur d'une religion universelle.

Mahomet tire de l'Ancien Testament le nom et la notion de